



auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Femmes à l'écran *L'auditoire* fait son cinéma



©Elisa Bagnoud

L'auditoire N°290 // Décembre 2025
Retours L'auditoire – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

La fin de la COP?

CAMPUS

Édition spéciale:
Prix de la Sorge

CULTURE

L'esthétique médié-
vale de retour?



©Elisa Bagnoud

DOSSIER

04-05

Femmes au cinéma

06

Les *final girls*

07

Matilde Landeta
#metoo, huit ans après

08

Les Soeurs Lumières

09

Femmes âgées au cinéma
Femmes queer à l'écran

PRIX DE LA SORGE

14-15-16

Extraits des textes primés

SPORT

21

Le dopage sportif
Effet Inoxtag

22

Les sportives transgenres

SCIENCES

23

Cerveau et menstruations
La zone hadale

CULTURE

24

Murtaza

25

Le neoperro
Le rap, féministe?

26

Chronique de film
L'esthétique médiévale

27

Pour nous, par nous
Recos de décembre

28

CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCI À TOUTES LES FEMMES QUI ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO. MERCI À CARLOS, MERCI À NOS REELS QUI PÉTENT LE SCORE, MERCI À NOUS DE FAIRE UN SUPER TRAVAIL, MERCI À LA POSTE DE BIEN ENVOYER LES JOURNAUX À LA BONNE ADRESSE, MERCI À LA FAE, NOS AMIS DE TOUJOURS, MERCI DE NE PAS AVOIR VOLÉ NOS LEGUMES, MERCI À TAKAKI D'AVOIR ENGAGÉ MARINE, MERCI À LA PERSONNE QUI A TEMOIGNÉ POUR LE HARCELEMENT, MERCI À GABRIEL DE RÉGLER NOS FACTURES, MERCI À TOUS ET TOUTES LES PARTICIPANTES PARTICIPANTES DU PRIX DE LA SORGE, MERCI À LA PATIENCE (ON SE SAIT), MERCI ET JOYEUX NOËL.

L'AUDITOIRE

N° 290
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
LYNA ABDERRAHMANE, EUSÈBE BIGNAUD, ALEXANDRA BENDER, ZOÉ BRIAUD, ALICE CÔTÉ-GENDREAU, ANA GABRIELA DELLEY, THALIA DELMOTTE, MACHA DELY, VALENTINE DÜSSER, MELINA GEISER, ZOËLIE GROSS, ALBINA HALITI, LYAM JACQUEMETTAZ, LÉONTINE JULLIARD, DIEGO MIGNOGNA, ANNE-GENEVIEVE MPESAEPOMA, JUSTIN MÜLLER, COLIN NOVERRAZ, LOIC PAYEUR, MARINE PELLISSIER, PAULINE PÉQUIGNOT, SARAH PFITZMANN, AULAN RAMADANI, EVA ROBILLARD, IOHAN ROHRBACH, JESSICA SOUSA, LISA WALDVOGEL, CHARLÈNE WICKY, LOLAVILLEMIN, SIMON ZBINDEN

SECRÉTAIRE COMPTABLE
GABRIEL QUINTAS RODRIGUEZ

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
ALEXANDRA BENDER &
ALICE CÔTÉ-GENDREAU

DOSSIER
MARINE PELLISSIER

SOCIÉTÉ
JESSICA SOUSA

FAE
MYRIAM SCHNEIDER

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
EVA ROBILLARD

CULTURE
SARAH PFITZMANN

WEB
SIMON ZBINDEN

SOCIÉTÉ

10

La COP30

11

Gentrification des fripes
Chronique polémique

12

Réveil de la Gen Z
Population vieillissante

13

Le langage inclusif
Chronique sexprimer

FAE

17

Viv(r)e la grève

CAMPUS

18

L'auditoire à l'ONU
Auditeur·ices libres

19

Enquête sur le harcèlement
Rendez-vous soirées

20

Les taxes d'écolage

Oser viser plus haut



©Elisa Bagnoud

Les journées deviennent de plus en plus courtes, l'hiver s'installe doucement... Mais la communauté de l'Université de Lausanne est loin d'hiberner. Le mois de novembre a été mouvementé, vivant, même bruyant. Des jours de grève historiques pour protester contre la baisse des subventions dans les services publics, des mid-terms qui n'ont laissé de répit à personne, l'organisation du 30ème prix de la Sorge... Ces dernières semaines nous ont offert un scénario sans temps mort. Impossible de s'ennuyer...

Et justement, c'est le cinéma qui est à l'honneur dans ce dernier numéro de l'année! Les femmes et le cinéma, précisément. Un thème semblant aller de soi, dans un climat qui semble de plus en plus favorable à promouvoir les productions féminines, les festivals s'inventent et se réinventent, les publics se déplacent. Mais qu'en est-il réellement? Longtemps considéré comme un domaine largement façonné par le

regard masculin, le septième art peine encore à faire une place pleine et entière aux femmes, devant comme derrière la caméra. Si les réalisatrices gagnent en visibilité, si leurs récits trouvent davantage d'échos et si leurs images circulent enfin hors des marges, beaucoup reste à accomplir pour atteindre une véritable égalité. Le cinéma dit "féminin", bien qu'hétéroclite et ambivalent, a dû, et doit encore, se frayer un chemin entre clichés persistants, obstacles institutionnels et attentes formatées. Ce dossier cherche à comprendre ce qu'implique "oser viser plus haut" pour les femmes qui créent, filment, écrivent ou incarnent des histoires. Il interroge les progrès accomplis, mais aussi les résistances qui subsistent. Car questionner le cinéma, c'est aussi questionner le monde qu'il reflète.

Et si, finalement, c'était cela que la fin de l'année cherchait à nous faire entendre: qu'il est temps de réécrire nos scénarios. Ensemble. •

Alexandra Bender

Femmes et cinéma, toute une histoire!

Rencontre: Mireille Berton

ENTRETIEN • Avez-vous déjà entendu parler d'Alice Guy, la première réalisatrice de l'histoire du cinéma, ou de Lois Weber? Malgré leur influence majeure dans le milieu du cinéma au début du XX^e siècle, leurs noms se sont effacés derrière ceux de réalisateurs masculins. Pour éclairer ces mécanismes et comprendre les enjeux actuels de la place des femmes dans le septième art, *L'auditoire* est allé à la rencontre de Mireille Berton, professeure en histoire et esthétique du cinéma à l'UNIL.

Bonjour, et merci infiniment pour cet entretien. Pouvez-vous tout d'abord vous présenter?

Je suis professeure associée en histoire et esthétique du cinéma. Je m'intéresse notamment aux rapports de pouvoir tels qu'ils s'inscrivent dans la pratique cinématographique. J'ai publié un ouvrage cette année, *Spectatrices du cinéma. Aux origines d'un imaginaire*, aux éditions Classiques Garnier, qui restitue la place active et parfois subversive des femmes dans les salles de cinéma des années 1910.

La place des femmes dans l'histoire du cinéma a longtemps été ignorée par l'industrie du cinéma, mais également par les milieux académiques. Comment expliquer cela?

Plusieurs mécanismes se superposent: la marginalisation structurelle des femmes dans les industries culturelles, l'autorité longtemps accordée à des récits écrits par des historiens masculins, et la logique auteuriste et cinéphilique qui privilégie les figures de «génie» au détriment des pratiques collectives ou artisanales où les femmes ont pourtant été nombreuses.

Dès les débuts du cinéma, les femmes sont présentes à tous les postes

Ainsi, des pionnières comme Alice Guy ou Lois Weber, extrêmement influentes entre 1900 et 1920, ont été effacées lorsque l'industrie s'est industrialisée et «remasculinisée» dans les années 1920-1930. Le passage au parlant, l'arrivée des Majors et la rationalisation du travail au sein des studios ont fait disparaître les espaces plus ouverts aux femmes.

Vous mentionnez notamment Alice Guy et Lois Weber. Qui sont les premières réalisatrices de l'histoire du cinéma, et quelles sont leurs contributions au septième art?

Dès les débuts du cinéma, les femmes sont présentes à tous les postes. Alice Guy réalise dès 1896 *La Fée aux Choux*, fonde l'un des premiers studios américains (Solax) et explore la comédie, le fantastique, les films sociaux. Lois Weber tourne plus de cent films, expérimente le split screen dans *Suspense* (1913), et aborde l'avortement et la contraception dans *Where Are My Children?* (1916). En France, Germaine Dulac invente une esthétique du «cinéma pur» et réalise *La Souriante Madame Beudet* (1923), souvent décrit comme le premier film fémi-

nisatrice indépendante dans les années 1950, aborde le viol, la maladie ou la violence masculine. Il faut toutefois rappeler que ces cinéastes, malgré la singularité de leurs parcours, ne sont pas affranchies des valeurs et des imaginaires de leur époque. Leur apport est considérable, mais il s'inscrit dans des contextes historiques qui conditionnent leurs gestes. Alice Guy, par exemple, revendique la place des femmes derrière la caméra tout en mobilisant des arguments que nous qualifierions aujourd'hui d'essentialistes. Lois Weber, quant à elle, articule une cri-

représentation des femmes dans le cinéma, notamment en transformant les valeurs de leur époque?

Elles ont été essentielles pour attirer l'attention sur la misogynie et le sexisme des représentations et des pratiques liées au cinéma. Sans le travail de fond mené par les féministes tout au long du XX^e siècle, et en particulier celles actives dans les années 1960-1970, nous n'aurions pas les textes de base qui nourrissent aujourd'hui la réflexion sur le cinéma.

Les luttes féministes ont contribué à révéler les structures de domination

Le texte fondateur de Laura Mulvey sur le *male gaze* comme instrument de pouvoir s'enracine d'abord dans un contexte militant. Les luttes féministes ont donc contribué à révéler les structures de domination qui façonnent les représentations cinématographiques, mais elles ont également inspiré l'élaboration de théories et de pratiques que l'on peut regrouper sous le terme de «contre-cinéma». Cette notion, apparue dans les années 1970, désigne un ensemble de stratégies visant à défaire les mécanismes qui soutiennent le regard dominant, tels que la fétichisation des corps féminins, et à inventer d'autres formes de voir, de sentir, de raconter. Du côté théorique, les travaux de Laura Mulvey, Claire Johnston ou Annette Kuhn ont montré que le cinéma narratif hollywoodien repose sur une logique qui organise la femme comme objet visuel. Du côté des pratiques artistiques, plusieurs cinéastes ont expérimenté des formes explicitement critiques. Chantal Akerman est souvent citée comme figure essentielle de ce mouvement: *Jeanne Dielman* (1975) recadre l'espace domestique en le soustrayant à la spectacularisation et en faisant naître la tension du minutieux travail du quotidien. D'autres, comme Barbara



niste. Dans les années 1940, Maya Deren renouvelle le langage expérimental avec *Meshes of the Afternoon*, film fondateur pour le cinéma d'avant-garde. Ces œuvres montrent une diversité de formes qui contredit l'idée d'un cinéma féminin monolithique. Dans le cinéma classique hollywoodien, deux figures émergent. Tout d'abord, Dorothy Arzner, seule femme réalisatrice active dans les studios entre 1927 et 1943. Ses films interrogent le regard masculin, comme *Dance, Girl, Dance*, où une danseuse apostrophe le public masculin et retourne contre lui son voyeurisme. Ida Lupino, actrice devenue

trique sociale ambitieuse tout en adhérant, dans certains films, à des positions morales progressistes mais marquées par l'eugénisme réformateur de son temps. Reconnaître cette ambivalence permet de sortir d'une lecture héroïsante: l'histoire du cinéma des femmes n'est pas un récit de figures visionnaires surgissant à contre-courant, mais un champ d'expériences situées, où chaque film porte à la fois un geste d'émancipation et les limites de son époque.

De quelles façons les luttes féministes ont-elles contribué à faire progresser la

Hammer ou Yvonne Rainer, ont construit un cinéma lesbien et queer qui récuse la sursexualisation des corps et privilégie les textes, les gestes, les voix off, ou l'autoreprésentation. Le contre-cinéma n'a pas pour vocation de se substituer au cinéma dominant, mais de rendre visibles ses présupposés: l'organisation du couple, la hiérarchie des rôles... Dans cette perspective, les luttes féministes n'ont pas seulement corrigé des injustices, elles ont produit des outils théoriques, des formes audiovisuelles et des méthodes analytiques qui ont transformé notre manière de penser le cinéma et de le regarder.

Vous mentionnez le *male gaze*. À l'inverse, qu'est-ce que le «regard féminin», ou *female gaze*?

Ce n'est pas un équivalent symétrique du *male gaze*, ni un style propre aux femmes. L'expression désigne plutôt une manière de recentrer la perception sur l'expérience sensible des personnages féminins: leurs affects, leurs temporalités, leurs gestes. Dans *Meshes of the Afternoon*, Maya Deren construit un point de vue fragmenté et introspectif qui donne accès à une subjectivité féminine non sexualisée. Dans *Je, tu, il, elle*, Chantal Akerman filme la sensualité lesbienne sans médiation masculine. Ce regard implique donc moins une «essence féminine» qu'une position consciente des structures de domination.

Les premières récompenses décernées à des réalisatrices sont arrivées très tardivement. Comment expliquer cela?

Parce que les institutions – festivals, écoles de cinéma, cinémathèques, revues spécialisées, etc. – ont longtemps reproduit les biais de l'industrie: peu de femmes financées, peu de films distribués, donc peu de films visibles. La logique du «génie» solitaire, historiquement masculine, a joué aussi un rôle. Un cinéma fondé sur la figure de l'auteur ne reconnaît que rarement des pratiques plus collectives ou hybrides, dans lesquelles beaucoup de femmes ont travaillé. Ce n'est qu'avec Jane Campion, lauréate de la Palme d'or en 1993 pour *The Piano*, et Kathryn Bigelow, qui a gagné l'Oscar en 2010, que les institutions ont commencé à changer, et encore, très timidement.

Comment les réalisatrices contemporaines, telles que Jane Campion, ont-elles modifié les représentations?

Agnès Varda propose un regard profondément situé, une «subjectivité de femme» qui n'est jamais essentialisée. Le film *Cléo de 5 à 7* déconstruit le mythe de la femme-objet en épousant en temps réel

l'expérience d'une jeune femme observée et jugée. Jane Campion, quant à elle, explore le désir féminin sous des formes complexes et contradictoires. *The Piano* déplace le centre du récit vers une femme mutique dont le corps et les choix dérangent l'ordre patriarcal colonial.

Quelle a été l'évolution de la place des femmes dans le cinéma ces dernières années?

La situation évolue, mais de manière contrastée. On constate une augmentation du nombre de films réalisés par des femmes circulant dans les festivals internationaux, ainsi qu'une attention accrue de la critique et des plateformes de diffusion. Cette visibilité reste toutefois fragile: dans la plupart des pays, les budgets qui leur sont attribués sont sensiblement inférieurs à ceux de leurs homologues masculins, et l'accès au deuxième film demeure un obstacle majeur. Les études récentes montrent que beaucoup de réalisatrices réussissent à financer un premier long-métrage, souvent à très bas coût, mais peinent à consolider ensuite une carrière durable dans un secteur où la prise de risque économique reste très genrée.

Il faut agir sur plusieurs fronts: sans circulation, pas de mémoire

Malgré ces limites structurelles, plusieurs cinéastes accèdent aujourd'hui à une reconnaissance historique. Justine Triet reçoit en 2023 la Palme d'or pour *Anatomie d'une chute*, événement rare dans l'histoire du festival, tandis que Chloé Zhao obtient en 2021 l'Oscar du meilleur film et de la meilleure réalisation pour *Nomadland*. Ce type de distinction ouvre des brèches symboliques importantes dans des institutions longtemps imperméables à l'auctorité féminine. Cette évolution n'est donc pas simplement quantitative. Elle transforme les imaginaires, diversifie les formes narratives et fait émerger des subjectivités que le canon n'avait pas intégrées. Mais pour que cette dynamique s'inscrive durablement, elle doit s'accompagner de politiques structurelles: meilleure répartition des financements, conditions de production équitables et engagement réel des institutions de diffusion.

Et à l'international?

En effet, on observe également un élargissement des voix et des provenances. Le succès international de *Persepolis* (Marjane Satrapi, 2007), l'audace de *Rafiki* (Wanuri Kahiu, 2018) ou la force politique de *Papicha* (Mounia Meddour, 2019) montrent que des récits situés en

dehors des espaces euro-américains peuvent désormais rencontrer leur public. Ces films déplacent les attentes: ils articulent les enjeux de genre à des réalités sociales, linguistiques ou postcoloniales longtemps absentes des écrans occidentaux.

Comment augmenter la visibilité des films de réalisatrices aujourd'hui?

Il faut agir sur plusieurs fronts: financer les films (fonds publics, mesures de parité), programmer davantage de réalisatrices en salles et festivals, enseigner leurs œuvres dans les écoles et les universités ainsi que numériser et restaurer leurs films. C'est par ailleurs ce que le Women Film Pioneers Project a fait pour les pionnières du muet. Sans circulation, pas de mémoire.

Les actrices ont longtemps été réduites à jouer des rôles stéréotypés. Quels progrès ont été faits récemment pour donner des personnages féminins complexes?

On observe une diversification des modèles, propre à la mondialisation de la production cinématographique. Dans *Fish Tank* (2009) de Andrea Arnold, l'héroïne est une adolescente en colère, ni idéale ni sauvée. Dans *Nomadland* (2020) réalisé par Chloé Zhao, Frances McDormand incarne une femme vieillissante qui refuse les injonctions familiales et sociales. En 2019, *Portrait de la jeune fille en feu* de Céline Sciamma propose un récit d'amour égalitaire où la peinture, et l'art en général, devient lieu de co-création soustrait au regard masculin. Ces films échappent aux stéréotypes traditionnels: la femme sacrifiée, la muse, la victime passive.

Le test de Bechdel est-il un bon critère pour mesurer le sexisme et la place des femmes dans un film? En quoi consiste-t-il?

Le test repose sur trois critères: au moins deux personnages féminins nommés, qui parlent entre elles, et d'autre chose que d'un homme. C'est un outil simple pour révéler l'ampleur du problème, mais insuffisant. Un film peut réussir le test tout en véhiculant des stéréotypes, ou échouer tout en proposant un regard féministe. C'est d'ailleurs le cas de certains films d'Akerman. Il faut donc l'utiliser comme indicateur, pas comme critère absolu.

Et de manière plus générale, que faudrait-il faire pour redonner aux femmes la place qui leur revient?

Revisiter l'histoire du cinéma par les femmes ne revient pas seulement à compléter un récit existant. La logique additive – retrouver des pionnières oubliées, exhumé des films méconnus,

dresser une liste de «grandes réalisatrices» – est une étape nécessaire, mais elle demeure insuffisante. Elle risque de laisser intactes les catégories mêmes qui ont produit l'effacement. L'enjeu est plus profond. Il s'agit de questionner les critères qui ont façonné le canon. Pourquoi certains genres ont-ils été jugés plus nobles que d'autres? Pourquoi valorise-t-on la performance technique ou l'innovation formelle, davantage présentes dans des secteurs historiquement masculins, au détriment de pratiques souvent associées aux femmes – documentaire, mélodrame, vidéo, cinéma domestique, expérimental, essai filmique, téléfilm?

Repenser l'histoire du cinéma par les femmes, c'est une autre manière de raconter le cinéma

Lorsque l'on prend au sérieux les contributions des cinéastes femmes, ce ne sont pas seulement des œuvres qui apparaissent, mais des formes de sensibilité, des modes d'attention, des manières d'habiter le temps et l'espace, qui obligent à élargir la définition même de ce qu'est le cinéma. Repenser l'histoire du cinéma par les femmes, c'est donc transformer notre manière de raconter le cinéma. Cela exige d'interroger les hiérarchies esthétiques, les discours critiques, les protocoles d'archivage, les pratiques d'enseignement. Au fond, ce n'est pas un supplément, c'est une reconfiguration des fondations du récit historique. Une histoire plus juste n'est pas une histoire élargie, mais une histoire relue depuis des points de vue pluriels, capables de faire apparaître ce que le canon, en se construisant, a laissé dans l'ombre.

Finalement, quelles sont vos recommandations pour notre lectorat?

Je propose quelques films accessibles et éclairants: *Meshes of the Afternoon* (Maya Deren), *Dance, Girl, Dance* (Dorothy Arzner), *Wanda* (Barbara Loden), *Jeanne Dielman* (Chantal Akerman), *The Watermelon Woman* (Cheryl Dunye), *Te doy mis ojos* (Ne dis rien, Iciar Bollain), *Persepolis* (Marjane Satrapi), *Portrait de la jeune fille en feu* (Céline Sciamma), *Toni Erdmann* (Maren Ade) et *Anatomie d'une chute* (Justine Triet). Chacun de ces films ouvre un pan de l'histoire du cinéma que l'on ne voit pas lorsqu'on ne regarde que les récits dominants. •

Propos recueillis par Alice
Côté-Gendreau

De survivante à symbole féministe

FINAL GIRL • Parfois, au milieu du chaos d'un film d'horreur, une survivante se détache: la dernière debout, hébétée, couverte de sang, mais vivante. C'est elle que l'on appelle la *final girl*, une figure devenue indissociable du cinéma de genre depuis plus de quarante ans.

Concept popularisé par la chercheuse américaine Carol J. Clover, la *final girl* désigne cette héroïne que l'on retrouve au dernier plan, celle qui échappe au tueur et qui, souvent, le terrasse. Longtemps, elle a été décrite comme l'incarnation d'un certain modèle de féminité «acceptable»: prudente, attentive, discrète, parfois presque timide. Contrairement à ses ami-es plus extraverti-es ou plus insouciant-es, elle se méfie, elle observe. Dès les premières minutes, on comprend qu'elle voit quelque chose que les autres refusent de regarder en face. À l'écran, cette vigilance prend une dimension presque morale: elle survit parce qu'elle refuse de se laisser distraire, là où les autres personnages s'abandonnent à la légèreté ou au déni. Ce n'est pourtant pas une super-héroïne. Elle tremble, elle respire fort, elle court en trébuchant, et rarement on la présente comme une combattante assurée.

Cette victoire, dans un genre façonné par le regard masculin, fait d'elle une anomalie

Aujourd'hui, la figure de la *final girl* a tellement imprégné la culture pop qu'elle est devenue un jeu pour le public. Dès qu'une jeune femme alerte et un peu solitaire apparaît dans un film d'horreur, les spectateur-ices la désignent mentalement comme «la survivante probable».

Un personnage subversif...

Mais réduire la *final girl* à un simple cliché serait oublier sa part subversive. À une époque où les personnages féminins de l'horreur étaient surtout destinés à crier, être poursuivis ou servir de victimes sacrificielles, elle est celle qui retourne la situation. Elle prend le couteau, l'arme improvisée ou la stratégie inattendue. Elle ne se contente pas de survivre: elle gagne. Et cette victoire, dans un genre historiquement façonné par le

regard masculin, fait d'elle une intrusion, voire une anomalie. Le film commence souvent en la montrant comme marginale; il se termine en admettant qu'elle était la seule à voir juste. Depuis quelques années pourtant, cette figure continue à se transformer. Plus jeune, plus diverse, parfois queer: la *final girl* contemporaine n'a plus besoin d'être parfaite pour mériter la survie. Elle est faillible,

trouve toute sa richesse: il n'existe pas une seule manière d'être une *final girl*, mais une infinité de manières de refuser de mourir.

... en constante évolution

Parmi les incarnations les plus marquantes, Ellen Ripley dans *Alien* reste un cas à part. En 1979, elle apparaît sans emphase, simple membre d'équipage. Rien ne la désigne immédiatement comme protagoniste. Pourtant, c'est



drôle, parfois violente, parfois plus rusée que courageuse. De nouvelles héroïnes reprennent le flambeau en brouillant davantage les règles du jeu, en refusant la posture de victime vertueuse que l'on attendait d'elles.

De nouvelles héroïnes reprennent le flambeau

Car toutes les *final girls* ne se ressemblent pas. Certaines sont des adolescentes ordinaires projetées dans un cauchemar, d'autres des femmes adultes confrontées à des menaces qui dépassent l'entendement. Certaines se battent avec un instinct presque animal, d'autres s'en sortent grâce à leur intelligence ou leur obstination. C'est dans cette diversité que le trope

elle qui comprend la gravité de la situation avant les autres, elle qui respecte les règles de sécurité, elle qui refuse de céder à l'impulsivité. Ripley survit parce qu'elle perçoit les dangers invisibles, et parce qu'elle prend le monstre au sérieux dès le début. Son passage du statut de technicienne rationnelle à celui d'icône de science-fiction cristallise l'une des grandes forces de la *final girl*: devenir héroïne presque malgré elle. Dans les années 1990, Sidney Prescott de *Scream* modernise le modèle. Plus expressive, plus angoissée, mais aussi plus rebelle, Sidney refuse d'être définie par son trauma. Là où les *final girls* classiques semblaient «sélectionnées» par leur prudence ou leur moralité, Sidney survit parce qu'elle affronte directement la violence qui s'abat sur elle. Elle court, elle frappe, elle hurle, et surtout, elle apprend. Film après film, elle transforme la peur en stratégie. *Scream* la propulse dans une nouvelle ère: celle où l'héroïne est pleinement consciente des codes du

genre et les retourne contre le tueur. Plus récemment, des figures comme Grace dans *Ready or Not* prolongent cette tradition tout en la subvertissant. Grace ne représente pas l'innocence: elle incarne l'ironie, la colère et l'endurance absolue. Dans sa robe de mariée déchirée, armée d'un fusil ou de la simple volonté de ne pas mourir, elle traverse un jeu macabre orchestré par une belle-famille délirante. Sa survie n'est pas seulement physique, c'est une affirmation d'identité face à une institution – le mariage – transfigurée en piège mortel.

Sa survie n'est pas seulement physique, c'est une affirmation d'identité

Avec elle, la *final girl* devient un symbole presque politique. D'autres héroïnes encore – comme Erin dans *You're Next*, Maddie dans *Hush* ou Tree dans *Happy Death Day* – ont chacune élargi les possibilités du trope: combattante hyper-compétente, femme sourde qui transforme sa vulnérabilité en arme, héroïne coincée dans une boucle temporelle qui devient experte en survie... Chacune, à sa manière, redessine les contours du rôle. En revisitant ces survivantes, une chose apparaît clairement: la *final girl* n'est plus seulement un cliché du cinéma d'horreur, mais un baromètre des attentes sociales envers les femmes et un terrain de réécriture constant. De Ripley à Laurie, de Sidney à Grace, ce sont autant de manières de poser la même question: qu'est-ce que cela signifie, pour une femme, de refuser de disparaître? Finalement, la question posée par la *final girl* n'est pas seulement «qui survivra?», mais aussi, «qui la culture autorise-t-elle à survivre?». •

Elisa Bagnoud

L'irréductible Matilde Landeta

RÉSILIENCE • Réalisatrice mexicaine peu connue du grand public, Matilde Landeta a dû user de persévérance et de créativité pour se faire reconnaître par ses pairs dans un domaine dicté, à cette époque, par les hommes.

Considérée par certain-es ciné-philos pointu-es et plusieurs personnalités publiques du septième art comme une figure majeure de l'âge d'or du cinéma mexicain qui marque les années 1930-40, Matilde Landeta reste malheureusement peu connue du grand public. Cette réputation modeste est peut-être la conséquence d'un système patriarcal qui a semé sa carrière d'embûches et d'obstacles, qu'elle a toutefois toujours su contourner et surmonter avec audace et brio. Enthousiasmée par le monde du cinéma dès son adolescence, elle en voit les coulisses grâce à son frère qu'elle accompagne lors d'un tournage pour son premier rôle d'acteur. Un an après, alors âgée de 19 ans, elle fait à son tour ses premiers pas dans le monde du cinéma.

D'abord maquilleuse, puis scripte, elle excellera dans ce deuxième rôle qui lui vaudra une renommée nationale. Prémices de ses recours audacieux, elle se déguise en homme pour imposer son autorité sur un plateau et finalement parvenir au poste d'assistante de réalisation.

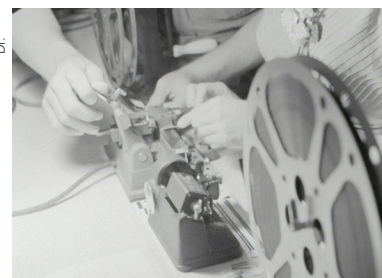
Un combat pour frayer son chemin, coûte que coûte

Cependant, elle se voit finalement confrontée au plafond de verre. Parce que femme dans une institution construite par et pour des hommes, la jeune cinéaste est stoppée dans son élan lorsqu'elle suggère son

intention de devenir assistante réalisatrice.

Envers et contre tous

Commence alors un combat pour frayer son chemin, coûte que coûte. Si les producteurs ne veulent pas d'elle, elle deviendra sa propre productrice. Elle hypothèque son domicile pour s'auto-produire. Son premier film, *Lola Casanova*, mettant en scène une femme forte qui ose tenir tête, sera boycotté par les distributeurs locaux. Jamais abattue, elle produira d'autres films qui rendront, tous à leur manière, honneur aux femmes. Elle sera écartée de la réalisation d'un scénario qu'elle propose à la banque nationale du cinéma. Ironie du sort, ce dernier, qui verra le jour sous le nom de *Ils seront des hommes*, sera



produit par... un homme. Ce parcours est celui d'une femme qui a dû se battre pour briller dans une société qui ne voulait pas la voir. En 2024, elle a été mise sous le feu des projecteurs par le Festival Lumière, à Lyon, saluant la grandeur de la femme et rendant honneur à la réalisatrice. •

Zoé Bruand

Femmes, silence, ça tourne!

#METOO • Huit ans ont passé depuis que des millions de voix ont résonné sous un même cri: #MeToo. Si le cinéma fut le cœur de cette déflagration mondiale, il reste aussi le miroir de ses contradictions. Derrière les tapis rouges, la révolution annoncée tient-elle encore ses promesses?

Une caméra est en marche. Sur le plateau d'ABC Arts, l'ambiance est détendue: Michala Banas, coordinatrice d'intimité, donne ses dernières consignes avant une scène intime. Il y a quelques années encore, cette précaution n'existait pas. Depuis #MeToo, le cinéma a dû apprendre à se réinventer, parfois à reculer. Rappelez-vous, c'est en octobre 2017, à la suite de l'affaire Harvey Weinstein, que le mouvement #MeToo est apparu. Le hashtag s'est rapidement transformé en un mouvement social permettant de libérer la parole des femmes victimes de violences sexuelles et sexistes. Dans le milieu du cinéma, profession

particulièrement propice à ces violences, les témoignages affluent. Car il est vrai, si à l'écran la femme est fréquemment dénudée pour satisfaire le *male gaze*, la réduisant ainsi à un objet de désir, cela se produit également dans la réalité des plateaux de tournage.

Briser le silence

Chez nos voisins français, c'est notamment le combat d'Adèle Haenel qui a contribué à faire bouger les lignes. En 2019 d'abord, l'actrice du film *Portrait de la jeune fille en feu* révèle avoir été victime d'attouchements et de harcèlement sexuel par Christophe Ruggia, alors qu'elle était encore mineure au moment des faits. Haenel ne s'arrête pourtant pas là, puisqu'en 2020 elle quitte la cérémonie des César lorsque le prix du meilleur réalisateur est attribué à Roman Polanski. Devant l'assemblée, elle s'indigne d'un ton sarcastique: «Bravo la pédophilie!» Son courage triomphe en janvier 2025, lorsque l'Académie des César annonce la suspension de tout membre visé par

une accusation de violences sexuelles. Le cas de l'actrice n'est pourtant pas isolé. La comédienne Agathe Pujol dénonce à son tour un cas de viol et d'agression sexuelle sur mineure: «On viole d'abord le cerveau avant le corps», déclare-t-elle.

La voix féminine et féministe peine encore à se faire entendre partout

Elles disent «non», mais rien n'y fait. Pourtant, grâce au mouvement #MeToo, de nouvelles mesures ont vu le jour en France dès 2021, notamment la mise en place de référent-es chargé-es d'assurer la protection et le bien-être des mineur-es sur les plateaux de tournage ou encore une meilleure réglementation des castings, désormais encadrés par des propositions de loi visant à les rendre plus sécurisés. On observe par ailleurs une augmentation significative de la

représentation féminine ces dernières années, tant à l'écran que dans les postes de réalisation et de production.

L'écho des femmes

Alors oui, il y a bien des mesures, mais elles n'empêchent pas les discriminations sexistes. C'est précisément ce que nous indique la «Commission d'enquête relative aux violences commises dans les secteurs du cinéma, de l'audiovisuel, du spectacle vivant, de la mode et de la publicité» publiée en avril 2025. En passant par les insultes humiliantes, – «je les connais, les salopes dans ton genre qui veulent réussir» – aux propos déplacés – «tout le monde veut toucher [le] beau cul» de telle actrice», – il semble que la voix féminine et féministe, créée par et pour les femmes, peine encore à se faire entendre partout. Et dans ce cas, rappelons-le: non, c'est non. •

Albina Haliti



Le ciné-club des sœurs Lumière

ENTRETIEN • Marre des films où les réalisateurs ont la part belle? Au ciné-club des sœurs Lumière, au cinéma du Grütli à Genève, les femmes passent derrière la caméra. Entretien avec Léonore Hess et Samia Swali, les deux cofondatrices du ciné-club.

En 2019, Léonore Hess, tout droit sortie des études en cinéma, et Samia Swali, responsable de la bibliothèque Filigrane et féministe avertie, s'associent afin de créer le ciné-club des sœurs Lumière. Celui-ci se veut être à la fois un espace de projection éclectique et un lieu de débat autour des femmes et du cinéma. Leur but? Afficher les enjeux de représentation féminine au cinéma, et montrer qu'une femme peut tout faire, et pas seulement être une représentation stéréotypée sur un écran.

Afficher les enjeux de représentation féminine au cinéma

Ici, pas de «sois belle et tais-toi!», mais des femmes réalisatrices, actives, qui peuvent représenter des imaginaires différents. Avec ce ciné-club, elles espèrent aussi pouvoir modifier la représentation que les femmes ont d'elles-mêmes, et les voir partout. Quatre éditions plus tard, le ciné-club continue de transmettre son message. Son organisation est assurée par l'association F-information et la bibliothèque Filigrane en partenariat avec les cinémas du Grütli où ont lieu les projections. Basé sur le bénévolat, et avec très peu de moyens, ces cycles aux thématiques diverses sont alimentés par la bibliothèque Filigrane, et choisis par les deux fondatrices. Entre demandes de soutiens, notamment à la ville et au canton de Genève, et recherche de matériel et de films, le travail est intense.

Des thématiques éclairées

Pour créer un cycle de projection, il faut d'abord une thématique. Le but n'est pas de choisir un sujet polémique, mais plutôt intrinsèque au cinéma, afin de distraire tout en permettant de développer les différents imaginaires que peut représenter une femme. Le club a également vocation de ne diffuser que

des films réalisés par des femmes, afin de lutter contre l'invisibilisation de la gente féminine au cinéma. De plus, toutes les femmes, quelques soient leur identification, leur couleur de peau, ou leur statut, doivent être représentées. Dans les cycles, on retrouve principalement de la fiction, en passant de la comédie au thriller. Le but est de susciter l'imagination du public. Les thèmes restent néanmoins assez généraux, afin de permettre à toute sorte de films d'être projetés. Après la thématique, reste le plus important: le choix des films.

est de proposer une programmation et un espace pour véhiculer de nouvelles représentations et susciter la réflexion sur ces enjeux.

L'heure des projections

Au 16, rue du Général Dufour, vient certains jeudis le temps des projections. Cette année, les procès sont mis à l'honneur. Genre très répandu et codifié, le film judiciaire est aussi un terrain de jeu féministe. Parmi les réalisatrices du cycle, on retrouve Alice Diop, qui réalise en 2002 *Saint-Omer*, Anna Göldin et *Dernière sorcière* (1991),

permettre d'allier le cinéma de l'imaginaire et une plus profonde réflexion sur les modèles de femmes véhiculés par le cinéma. Avocates, gangsters, sorcières, tout est possible, du moment qu'on a une idée critique de ce qu'on voit à l'écran. Le cinéma féminin n'est pas facile à aborder, et il faut garder une certaine distance sur quelques images, afin de permettre une analyse critique.

L'objectif est de proposer un espace pour véhiculer de nouvelles représentations

Souvent, les réalisatrices suivent un modèle pour créer leur film. Celui-ci est inspiré du travail d'autres réalisatrices ou réalisateurs. Les jeunes spectatrices pourraient, peut-être, à leur tour, s'inspirer de modèles différents de ceux de la femme objet, et à leur tour – qui sait? – devenir de nouvelles images. Car après tout, le plus beau ne serait-il pas qu'une femme ayant découvert ces films ne se sente inspirée par ceux-ci et ne se sente plus libre? •

Propos recueillis par Pauline Péquignot



Les fondatrices ne sont pas limitées outre-mesure pour ce choix, l'important étant qu'il leur plaise aux deux. Alimentées dans leur réflexion par leurs connaissances mutuelles du cinéma réalisé par des femmes, Samia et Léonore se consultent, et finissent par tomber d'accord sur quels films à ajouter au prochain cycle. Toutefois, la thématique du féminisme reste de nos jours très difficile à aborder. Dans un milieu très masculin, il peut être difficile pour une réalisatrice de s'affirmer, et de se faire connaître. La culture populaire, et en particulier celle du cinéma ont été longtemps dominées par les hommes, et de nos jours, le sujet peut malheureusement engendrer de nombreuses polémiques. Pour les fondatrices, l'objectif premier

ou *Hannah Arendt* de Margarethe von Trotta, racontant le parcours de la célèbre philosophe au procès Eichmann en 1961; il y en a pour tous les goûts et les imaginaires.

La thématique du féminisme reste de nos jours très difficile à aborder

Les femmes y sont mises en valeur aussi bien derrière la caméra que dans les scénarios. Malgré les représentations stéréotypées, Léonore Hess ne pense pas qu'il y ait des films à bannir. Pour elle, le plus important, c'est de respecter l'idée de base du ciné-club, et de

Après 50 ans, coupez!

DIVERSITÉ • En 2020 en France, 52% des femmes adultes avaient plus de 50 ans, mais seuls 9 % des rôles au cinéma leur étaient attribués. Pendant ce temps, les hommes du même âge occupaient 60% des rôles. Cette différence criante révèle un tabou dans le milieu du cinéma: la vieillesse féminine effraie, reste cantonnée à la marge ou au cliché.

«Les hommes vieillissent comme le vin, les femmes comme le lait.» Le vieil adage sexiste a la dent dure, et le cinéma l'a gravé sur pellicule: la patine des uns devient charme, la métamorphose des autres, disgrâce. À l'écran, les femmes âgées s'évaporent, ou se fanent à vue d'œil dans des rôles stéréotypés: mère, grand-mère, vieille loufoque, ringarde, sorcière, etc. L'industrie du cinéma, dernièrement pourtant prompte à célébrer la diversité, persiste à invisibiliser la vieillesse féminine. Les actrices vieillissent, mais les caméras, elles, détournent le regard. Face à cette obsession du jeune, des cinéastes résistent. Par exemple, Xavier Dolan écrit pour Anne Dorval des rôles de femme blessée, vivante, sensuelle... Sans

les filtres ni le ridicule, il filme la maturité comme un espace de complexité, pas de déclin.

Les actrices vieillissent, les caméras détournent le regard

Ailleurs, Jane Campion, Claire Denis ou Céline Sciamma ouvrent timidement la voie: des femmes de cinquante, soixante ans qui aiment, doutent, désirent encore.

Autopsie d'une décrépitude

Coralie Fargeat, surtout, l'a compris mieux que quiconque. Dans *The Substance*, Demi Moore incarne une présentatrice sportive sur le déclin,

écartée de l'antenne parce qu'elle a dépassé l'âge de fraîcheur médiatique. En désespoir de cause, elle s'injecte un mystérieux sérum: de son corps vieilli naît un double jeune, parfait, que le premier devra nourrir pour survivre. Le film dissèque ainsi sans fard le fantasme féminin: les rides déforment un visage toujours plus monstrueux, la peau se fripe, les chairs ramollies s'affaissent, les abcès percent en crevasses suintantes. Rien n'est épargné: Fargeat filme ce que le cinéma cache d'ordinaire. Ce même corps que le cinéma célèbre jeune, désirable, convoitable, se métamorphose en objet d'effroi. Ce basculement révèle moins la peur du vieillissement que la peur de perdre le contrôle sur la beauté féminine. Mais ce problème d'invisibilisation



dépasse le cinéma: c'est tout un monde qui ne supporte pas la vieillesse féminine, trop réelle, trop libre, trop consciente. Tant qu'on refusera d'en faire un visage possible du présent, nos écrans resteront jeunes, et nos regards, étroits. •

Lisa Waldvogel

Sappho dans le scénario

REPRÉSENTATION • Les relations entre femmes ne font pas légion dans le cinéma: entre censure, queerbaiting et male gaze, les représentations de femmes queers, quand elles ne sont pas inexistantes, sont souvent jugées comme étant bien éloignées de la réalité.

Les représentations queers et lesbiennes authentiques et crédibles à l'écran sont essentielles pour de multiples raisons. Tout d'abord, elles permettent de refléter leurs réalités et de montrer différents parcours, modèles familiaux ou types de relations. Diversifier les représentations permet ainsi d'éviter l'uniformisation des expériences ou l'adoption d'un cliché unique. Ensuite, se voir représentées à l'écran permet aux lesbiennes de s'identifier, de réduire l'isolement et d'amplifier un sentiment d'appartenance. Pour les plus jeunes d'entre elles, il est important d'avoir accès à la même diversité de films *coming-of-age* que ceux écrits pour des jeunes femmes hétérosexuelles, afin qu'elles puissent elles aussi trouver des modèles. Mais cette visibilité queer n'est pas uniquement nécessaire pour les personnes concernées: elles participent également à un mouvement plus global de transformation

du regard du grand public. Avec de meilleures représentations, on peut changer les imaginaires, les normes et les préjugés qui englobent l'identité lesbienne.

Queer coding et queerbaiting

Au cours de l'histoire, les personnages queers ont dû jouer des coudes pour se faire leur place sur le grand écran.

Changer les imaginaires et les préjugés qui englobent l'identité lesbienne

Afin d'échapper à la censure, les réalisateur·ices ont recouru au queer coding, c'est-à-dire attribuer certains attributs ou comportements à des personnages afin de les identifier comme queers sans devoir le montrer

explicitement. De nos jours, bien que la censure ne soit plus autant présente dans la culture cinématographique, tout n'est pas pour autant parfait. En effet, le queer coding a laissé sa place au piège du queerbaiting, une stratégie marketing où une romance ou identité queer est suggérée sans jamais être confirmée dans le but de séduire un public queer sans réellement s'engager. Ce phénomène a été reproché notamment à la série *Sherlock* (2010) ou au film *Luca* (2021).

Diversité des représentations

La majorité des œuvres représentant des lesbiennes, quand elles ne font pas de queerbaiting, sont truffées de stéréotypes et d'hypersexualisation, baignant dans des fantasmes issus du male gaze que l'on sent par-delà la caméra, notamment dans *La vie d'Adèle* (2013). Mais ces dernières années, les personnages lesbiens évoluent et leurs expériences se

diversifient, leurs histoires ne consistent plus uniquement à des récits de coming-out ou des fins tragiques. Aujourd'hui, des réalisatrices prennent les rennes et nous offrent des histoires variées abordant des thématiques multiples. Uniquement cette année, les lesbiennes ont fait leur coming-out en tant que mère et navigué la vie de famille dans *Love Me Tender* (2025), attendu un enfant et construit leur maternité dans *Des preuves d'amour* (2025) ou encore questionné leur identité en pratiquant leur foi dans *La petite dernière* (2025). Cette visibilité des expériences lesbiennes semble suivre le bon chemin et continuera de se diversifier tant que ces œuvres seront produites, soutenues et démocratisées. •

Zoélie Gross

Agir ou partir en fumée

COP30 • Du 10 au 21 novembre, l'édition annuelle de la Conférence des Parties (COP) prenait place à Belém. Si un tournant vers l'action était revendiqué, il semble que l'enjeu principal concernait la survie de la diplomatie climatique. L'auditoire revient sur cet événement qui, spoiler, ne sauvera pas la planète.

Située à la jonction du bassin amazonien et de l'océan Atlantique, la ville brésilienne de Belém accueillait il y a deux semaines le trentième sommet international réunissant les États signataires de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC). La COP30 incarnait une priorité: passer de la planification à l'action, et prendre un tournant décisif, porteur d'espoir. Le secrétaire général de l'ONU António Guterres l'appuyait alors: «La science exige que nous agissions. La loi l'impose. L'économie nous y contraint. Et les citoyens le réclament». Le message adressé fin septembre aux 197 pays liés par la CCNUCC est sans équivoque: une étape cruciale doit être franchie.

Dix ans après Paris

Par son programme d'action, la COP30 souhaitait accélérer la réalisation de l'Accord de Paris sur le climat, ratifié en marge de la COP21. Après une première évaluation des contributions en 2023, il s'agissait de traduire le bilan mondial en objectifs opérationnels. En 2021, une étude du département de statistique de l'Université de Washington a pointé la faible probabilité (5%) de limiter le réchauffement climatique à 2°C. Les chances de parvenir à cet objectif central de l'Accord de Paris seraient de 26% si toutes les parties remplissent et poursuivent leurs engagements, et de 18% sans la participation des USA. L'urgence n'est pas nouvelle sur le plan environnemental, mais le contexte international montre qu'elle s'accroît sur le plan politique.

La coordination internationale est en danger

Certes, l'Accord de Paris a permis d'avancer, mais le dépassement de 2°C symbolise un point de bascule vers l'emballement et l'irréversibilité. Nous nous éloignons donc de la mission fondatrice de la COP, qui consistait à «stabiliser les concentrations de gaz à effet de serre à un niveau qui empêche toute perturbation dangereuse induite

par l'Homme du système climatique». Le temps de l'action paraît révolu pour prévenir le danger. Arrive-t-il à temps pour limiter les dégâts?

En proie aux doutes

Bien sûr, les COP précédentes n'ont pas été vaines. Les États disposent de plus d'outils pour mesurer les risques, la justice climatique gagne en impor-

vision sceptique. Pas de contraintes à s'éloigner des énergies fossiles, pas de feuille de route pour ce même objectif pourtant instauré il y a deux ans, aides très floues aux pays les plus vulnérables; cette conférence n'est pas celle qui nous sauvera. Comme le rapportait *Le Monde*, «en matière de climat, ne plus avancer, c'est déjà reculer. De ce point de vue, Belém est une occasion

moins la chose suivante: la diplomatie concernant le climat n'est pas morte. À la clé, bien sûr, quelques petits résultats: une initiative des pays volontaires à la sortie des énergies fossiles, des efforts pour atteindre les 300 milliards d'aide financière pour l'adaptation climatique des pays en développement, un fonds pour les forêts. Voilà donc ce qu'on ne retiendra pas de cette COP; mais au moins ce texte existe, et il aura des effets.

Une fin dans les flammes

Dans les ultimes moments de cette réunion internationale, un feu se déclare. La COP doit être évacuée, les négociations sont suspendues pendant plusieurs heures.

«Ne plus avancer, c'est déjà reculer»

Comme un message de la nature, ces flammes semblaient nous rappeler que ces négociations ne tenaient à rien. Hier, les avancées insuffisantes produisaient des doutes face au besoin de transformations. Aujourd'hui, la coordination internationale, incarnée et institutionnalisée sur le plan climatique par les COP, est elle-même en danger. Si cette COP semble, conformément à la tradition lancée par ses prédécesseuses, inutile pour sauver l'environnement dont nous, humains, faisons partie, elle a au moins ralenti, ou suspendu, le danger guettant la coopération internationale face au danger climatique. Mais si notre rapport au monde ne change pas, la diplomatie ne deviendra alors qu'un symbole positif lavant la responsabilité des États. La rupture nécessaire se fera-t-elle avec les COP? Devra-t-on envisager d'autres chemins? Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons qu'avancer, sans oublier la force de la société civile, sans oublier qu'il est toujours temps, mais surtout sans oublier que les crises actuelles ne pourront être qu'intensifiées par le changement climatique. Et les flammes seront alors inévitables. •

Loïc Payeur et Simon Zbinden



tance dans les négociations, les efforts communs ont permis de ralentir certains dangers, voire même d'en évacuer. Néanmoins, le manque de transformations profondes issues de ces sommets a participé au développement d'un certain scepticisme. D'autre part, de nombreuses dynamiques, comme l'effritement du poids de la diplomatie et de l'ONU dans leur capacité de pression internationale et les changements étatiques de priorisations politiques, renforcent les appréhensions sur la capacité d'action présente et à venir des COP.

Le mérite de négociateur

La COP de Belém n'a pas déçu cette

ratée». Mais plus qu'un endroit où doivent se mettre en place des politiques climatiques internationales, les COP sont aussi les seuls endroits de si grande importance où sont possibles des négociations, des discussions, des accords. Les tensions (géo-)politiques, sociales et économiques actuelles nous laissent à ce titre envisager le pire, et c'est sur ce point-là que la Belém n'a pas déçu. Les 197 pays (sans donc les premiers émetteurs de CO2 au niveau mondial, les États-Unis) réunis au Brésil ont pu discuter, négocier et se mettre d'accord sur un texte, appelé *mutirão* (pour «effort collectif»). Si celui-ci ne permet pas la rupture pourtant nécessaire, il nous dit au

Seconde main, à quel prix?

CONSOMMATION • À l'origine destinées aux personnes des classes les plus modestes, les friperies semblent avoir changé de clientèle. Retour sur un phénomène de gentrification du commerce de la seconde main et du *vintage*, dont les prix ont drastiquement augmenté ces dernières années.

Dans certaines friperies parisiennes, un simple jean *Levi's* se vend, à présent, à plus de 90 euros. Les vêtements autrefois réservés aux petits budgets font désormais l'objet de convoitises auprès des classes aisées. Ainsi, la friperie, symbole de mode éthique et peu chère, est devenue aujourd'hui synonyme de luxe pour certain-es. Comment la seconde main, présentée auparavant comme une alternative aux géants de la *fast fashion*, s'est-elle progressivement embourgeoisée au cours des dernières années?

Une tradition historique

Acheter du seconde main ne date pas d'hier. En effet, cette pratique naît au Moyen-Âge, période durant laquelle des «fripiers» achètent les vêtements des nobles que ces dernier-ères ne portent plus et les revendent aux personnes de classes dites inférieures. Aujourd'hui foisonnant, le marché de la seconde main tient pour premières responsables les plateformes de vente en ligne d'articles d'occasion comme *Vinted* ou *Depop*. Comptant des millions d'utilisateur-ices, ces géants de la friperie ont su la rendre autant accessible qu'attrayante. En quelques clics depuis son canapé, il est désormais possible de gagner et/ou de dépenser des sommes conséquentes. Cette démocratisation apparente de la mode dite «vintage» cache un aspect non négligeable du phénomène: sa récupération par le système capitaliste.

La seconde main n'a pas remplacé la consommation d'articles neufs

Emmanuelle Durand, anthropologue à l'EHESS et autrice de *L'envers des fripes*, le souligne: «les plateformes numériques de seconde main reprennent les codes de la surconsommation». Par exemple, l'offre infinie de vêtements constitue un terrain fertile à l'achat. Elle se retrouve également sur ces plateformes où l'on peut scroller sans relâche jusqu'à trouver la perle rare. Le secteur de la seconde main a donc connu une profonde évolution ces dernières années, dans l'achat en ligne



comme en magasin. Celle-ci s'observe notamment à travers l'émergence d'un nombre considérable de «boutiques vintage», énonçant un nouveau discours pour inciter à l'achat de vêtements d'occasion.

On assiste à une gentrification du secteur

Dès lors, les habits vendus sont présentés comme le fruit d'une sélection méticuleuse par des passionné-es misant avant tout sur l'esthétique. C'est entre autres par cette rhétorique bien rodée, toutefois basée sur de réelles pratiques, que ces commerces parviennent à vendre des articles à des prix beaucoup plus élevés que dans les simples friperies originelles. De ce fait, ils attirent un nouveau public vers la consommation de fripes: les personnes de classes plus aisées. On assiste ainsi à une gentrification du secteur, c'est-à-dire à la récupération bourgeoise d'un espace destiné ordinairement aux personnes les plus pauvres. Ce processus n'est pas sans conséquences: les friperies traditionnelles et les associations comme *Emmaüs* ou *Caritas* perdent en visibilité et reçoivent de moins en moins de dons de bonne qualité, ces vêtements étant plutôt vendus en ligne. Cette gentrification engendre une perte de solidarité entre classes sociales au profit de quelques dizaines de francs empochés. Les habits qui étaient destinés à

l'origine aux personnes des classes les plus précaires deviennent ainsi un marqueur de distinction sociale.

Une autre paire de manches

Mais alors, ne faut-il pas se réjouir de voir l'ensemble de l'échelle sociale se diriger vers une consommation plus éthique et responsable? La réponse est nuancée. Malgré sa croissance fulgurante, le marché de la seconde main n'évolue pas en vase clos. Il est bel et bien dépendant du marché du neuf: la fripe naît et vit des excès de la *fast fashion*. De plus, l'achat toujours plus important de vêtements de seconde main n'a pas remplacé la consommation d'articles neufs, elle s'y est ajoutée. En effet, on constate que les classes moyennes et supérieures cumulent ces modes de consommation et possèdent donc deux fois plus d'habits qu'avant. En outre, plus de la moitié des vêtements donnés dans des *containers* prévus à cet effet se retrouvent revendus sur des marchés en Afrique, engendrant pollution et exploitation humaine et environnementale. Finalement, le marché de la seconde main ne résout ni les problèmes écologiques, ni les enjeux sociaux actuels. Alors, ne faudrait-il pas uniquement acheter mieux mais, surtout, moins, pour faire preuve d'une véritable démarche éthique? •

Léontine Julliard

Chronique polémique

Les «dons» de l'OTAN

De rumeurs de corruption font irruption... ça ne sent pas bon chez l'OTAN!

L'Organisation de l'Atlantique nord, qui s'érige comme entité sécuritaire au sein de l'Europe, s'est vu questionnée récemment quant à différents agissements frauduleux à l'intérieur son organisme. Déjà affaiblie par son infrastructure mouvante de ces dernières années, ces révélations ne laissent pas d'autre choix qu'un éventuel nouvel ordre en son sein. L'OTAN dispose d'un organisme, la NSPA, responsable de la logistique et l'approvisionnement au sein de l'organisation. Elle gère principalement les opérations de soutien d'entretien, d'achat et de transport pour les forces armées des pays membres de l'OTAN. C'est après un signalement de sa part, à travers un groupe d'audit interne d'une cellule anti-fraude, que la NSPA découvrit le versement de pots-de-vin de plusieurs centaines de milliers de francs. Des employé-es, en charge des appels d'offres sur les contrats d'armement, ont donc profité de leur expertise pour pouvoir soutirer des montants conséquents à de futurs mandataires. Dans ce contexte, on pourrait s'imaginer une déliquescence de l'institution, préalablement frappée par son manque d'investissement européen au sein des dernières décennies. Pourtant, ces dénonciations peuvent aussi permettre à l'OTAN de s'affirmer sur la scène internationale. En dénonçant les failles au sein de son propre système, elle démontre qu'elle reste actrice des changements contemporains auxquels l'organisation est soumise. Cependant, il est essentiel de mettre en lumière des affects opposés, en montrant que la création de groupes de travail et l'autodénomination de la NSPA inscrivent l'OTAN dans un récit de transparence et d'action. Or, ce récit peut également servir à masquer les véritables mesures concrètes sur lesquelles l'organisation devrait réellement s'appuyer face à ses engagements futurs. •

Dely Macha

La Gen Z en marche!

MOUVEMENTS SOCIAUX • Depuis plusieurs mois, des jeunes du monde entier manifestent et se révoltent, allant parfois jusqu'à renverser le gouvernement en place. Plus que jamais, la Génération Z, ou la «Gen Z», est une génération qui sait faire entendre sa voix et ses revendications.

La Gen Z est avant tout une étiquette regroupant les personnes nées entre la fin des années 1990 et le début des années 2010. Ces décennies se distinguent par l'avènement des technologies numériques – l'une des caractéristiques de cette période –, qui facilitent les échanges et le partage d'informations. Mais depuis l'été 2025, le terme de «Gen Z» est devenu un véritable cri de ralliement utilisé par des milliers de jeunes dans plusieurs régions du monde: Maroc, Madagascar, Népal, Indonésie, Turquie ou encore Pérou. Ils-elles descendent dans la rue et réclament principalement des réformes dans les secteurs politiques, économiques et sociaux. L'objectif est de mettre fin à la corruption, de lutter contre les inégalités et de militer en faveur de l'inclusivité.

Elodie Gentina, professeure de management, affirme que «cette génération ne cherche pas à renverser les systèmes, mais à les rendre cohérents», impliquant davantage de transparence et de responsabilité. Cela dit, les manifestations virent parfois aux affrontements violents avec les autorités, lorsque celles-ci répriment les actions. À l'inverse, il arrive que les gouvernements en place tombent sous la pression, comme ce fut le cas à Madagascar ou au Népal, par exemple.

S'unir autour d'une identité commune

Si la Gen Z peut rappeler, à certains égards, les contestations du Printemps arabe, celui-ci ne disposait pas d'autant de moyens pour diffuser ses messages. Ainsi, la Gen Z doit sa

puissance aux réseaux sociaux et aux moyens de communication modernes, tels que *Discord* ou *Telegram*. Ces plateformes permettent de débattre, de militer et de rassembler des communautés de façon discrète. Comme l'explique Elodie Gentina, «la circulation des images et des récits va créer un sentiment de destin commun». L'appartenance solidaire à un groupe est également renforcée par une identité culturelle, puisque la Gen Z a choisi un étendard à l'effigie d'un pirate, issu du célèbre manga japonais *One Piece*. La série met en scène le personnage de Luffy, un jeune garçon qui part en mer pour trouver le légendaire trésor «One Piece». Cet emblème n'a pas été choisi au hasard, car le héros réunit un équipage et doit affronter, sur son

chemin, des ennemis tout-puissants. La Gen Z se réapproprie d'autres symboles célèbres de la pop culture, à l'exemple de *Pikachu* ou *Hunger Games*, toujours au service d'une narration marquée par le courage, la résistance et la détermination. De fait, la Gen Z rappelle au monde que de nombreux pays sont confrontés aux mêmes problématiques socio-politiques et qu'une volonté de changement durable est en marche. Il convient de rappeler que cette dynamique ne se limite pas aux jeunes, puisque ces revendications concernent l'ensemble de la population. En œuvrant pour son avenir, la Gen Z ouvre donc la voie à de nouvelles manières de se mobiliser. •

Justin Müller

Un coup de vieux...

VIEILLISSEMENT DÉMOGRAPHIQUE • Cette année, la population suisse a encore vu sa moyenne d'âge augmenter. Ce phénomène est pourtant loin d'être un cas isolé à l'échelle internationale. Pour les nouvelles générations, de nombreux impacts semblent dès lors se profiler en ce qui concerne leur futur... et leur porte-monnaie.

En avril dernier, l'OFS (Office fédéral de la statistique) arrivait de nouveau au même constat: la Suisse se fait de plus en plus vieille. En 2025, l'âge médian des helvètes est de 42,9 ans, contre 37,2 en 1995. Résultat: notre pays compte dorénavant plus de seniors que d'enfants (19,8%), une situation qui ne laisse personne indifférent. Ce phénomène interroge autant la société que le monde politique. S'il ne fallait en retenir que les principaux facteurs, deux hypothèses semblent expliquer un vieillissement de la

population. La première repose sur l'augmentation de l'espérance de vie. En effet, les progrès dans le secteur médical et l'évolution des conditions de vie font que les personnes âgées vivent plus longtemps. La durée de vie moyenne en Suisse est actuellement de 83,7 ans. Par ailleurs, on dénombre plus de 2000 centenaires parmi les citoyen·nes du pays. Une seconde explication serait la baisse progressive de la natalité, puisque le nombre de naissances a fortement diminué au XXI^e siècle.

Une problématique globale

Le cas suisse n'est pourtant qu'un exemple parmi tant d'autres, en Europe comme en Asie, où la situation est en train de se généraliser. D'après l'OMS, les pays à hauts revenus seraient davantage impactés. Et si le phénomène commence à être médiatisé dans nos contrées, il est déjà largement popularisé ailleurs, dans des

circonstances bien plus préoccupantes.

La Suisse se fait de plus en plus vieille

En Corée du Sud, la population est en déclin depuis 2021 et devrait connaître un vieillissement naturel très important dans les années à venir. Alertées par le sujet, les autorités politiques s'empressent alors de remédier à la situation. La plupart des solutions proposées visent à relancer une natalité presque mise à l'arrêt par les nouvelles générations. En septembre dernier, le gouvernement sud-coréen a annoncé l'instauration d'un programme renforcé d'éducatons sexuelle dès l'école primaire, espérant ainsi convaincre au plus tôt les jeunes sud-coréen·nes à procréer. Cette politique nataliste se heurte pourtant à une forte contestation sociale. La population semble simplement se

lasser du modèle traditionnel de la famille, que le gouvernement sud-coréen tente de promouvoir, en vain. Et pour les jeunes Suisses, quel impact peut avoir ce vieillissement? Il s'agit surtout d'une conséquence économique. À l'avenir, l'augmentation des seniors dans le pays demandera un financement plus important de l'AVS, soit une cotisation plus lourde des salaires. Une situation qui fait écho aux déboires actuels du système de santé. Face à cette problématique, plusieurs projets de réformes sont déjà envisagés. Et l'un des scénarios les plus probables est un rehaussement de l'âge de retraite. Si les politicien·nes ne rigolent pas du vieillissement de la population, les jeunes, elles et eux, le trouveront sûrement moins amusant à long terme. •

Diego Mignogna



Des mots et des luttes

LANGAGE • Plébiscité, prohibé, utilisé, abhorré: ces dernières années, le langage inclusif a peu à peu pris de la place dans nos usages mais aussi dans nos débats. Des luttes autour des manières de parler, d'écrire et de penser qui s'inscrivent dans la continuité des évolutions du langage au fil du temps.

Le langage inclusif consiste en un ensemble de procédés oraux et écrits qui remettent en question la règle selon laquelle «le masculin l'emporte» et visent à garantir une représentation plus égalitaire des genres. Les possibilités sont nombreuses mais répandues à des degrés divers. Tandis que les doublets et les formulations épiciènes sont souvent utilisées ou tolérées, il n'en va pas de même pour le point médian ou encore l'accord de proximité.

De la promotion à l'interdiction

Si l'écriture inclusive est de plus en plus encouragée dans le milieu scolaire, certains cantons comme Genève – via une motion du PLR et de l'UDC – en ont interdit certaines formes dans les textes administratifs. C'est le point médian qui suscite le plus de crispations, mais d'autres propositions sont aussi décriées, comme le «x» pour inclure les personnes non binaires ou des contractions telles que «iels» ou «lecteurices». La Confédération estime qu'il s'agit de «solutions expérimentales, illisibles, imprononçables, incompréhensibles en dehors de cercles restreints». Des assertions qui contrastent avec les propos de la sociolinguiste Julie Abbou dans un numéro de La Déferlante datant de mars 2024: la chercheuse explique que «de récentes études en psycholinguistique ont montré que l'écriture inclusive n'impacte pas les pratiques de lecture», soulignant que le temps de lecture supplémentaire se compte en millisecondes. Elle ajoute: «accuser l'écriture inclusive d'élitisme est un argument classiste. Les gens comprennent très bien de quoi il s'agit: des abréviations, des parenthèses pour le pluriel, des acronymes, on en a partout, tout le temps».

Accuser l'écriture inclusive d'élitisme est un argument classiste

Le gouvernement suisse semble ainsi postuler l'absence de plasticité cérébrale de l'entière de la population, ce qui dénote une condescendance



particulièrement exacerbée, en plus d'un déni du caractère inévitablement changeant de la langue.

La langue a toujours été un enjeu de pouvoir

La langue évolue constamment: des mots apparaissent, disparaissent, réapparaissent ou se modifient. La chercheuse Aurore Evain a par exemple mis en lumière l'histoire du mot «autrice», utilisé jusqu'au XVII^e siècle avant d'être banni par l'Académie française, prétextant que cette activité ne conviendrait pas aux femmes. Les mutations du langage et de l'écriture sont multiples et ne se rapportent pas toujours à des questions d'inclusivité. C'est le cas de l'accent circonflexe, puisque l'une de ses fonctions a été de remplacer le «s» de certains mots au XVI^e siècle: la teste est devenu la tête, la boiste s'est transformée en boîte.

Les effets de l'écriture et du langage

Si le langage inclusif n'induit pas des difficultés de lecture, en revanche, qu'il soit inclusif ou non, le langage participe à façonner nos préjugés et nos perceptions. C'est ce que démontrent les chercheur-euses en psycholinguistique Pascal Gyax, Ute Gabriel et Sandrine Zufferey dans un ouvrage intitulé «Le cerveau pense-t-il au masculin?», publié en 2021. Les auteur-ices expliquent que – sans surprise – nous visualisons des hommes

lorsque nous lisons ou entendons, par exemple, le mot «chirurgien», malgré le fait que ce terme soit censé impliquer tant des femmes que des hommes. Le langage inclusif cherche donc à déjouer ce réflexe, en nous incitant à nous représenter une plus grande diversité de personnes lorsque nous rencontrons ces mots.

Le langage inclusif comme composante d'un répertoire d'action

Évidemment, la lutte contre les discriminations ne se joue pas que sur le plan de l'écriture et du langage. Mais le langage inclusif peut aider à imaginer ce qui pourrait advenir, et surtout ce qui existe déjà.

Le langage façonne nos préjugés et nos perceptions

Il permet de décrire plus adéquatement les personnes en présence, ainsi que de visibiliser celles qui disparaissent souvent de nos esprits lorsque l'accord au masculin est imposé. Compris comme faisant partie d'un répertoire d'actions subversives et contestataires, le langage inclusif peut soutenir et être mobilisé aux côtés d'autres démarches et revendications. Et ce d'autant plus que le façonnement de la langue a toujours été un enjeu de pouvoir, comme l'attestent ses diverses mutations au cours de l'histoire. •

Lola Willemin

Chronique Sexprimer

LGBTQIAsexualité

L'asexualité met en lumière les normes qui encadrent la sexualité et le couple...

Selon les estimations, entre 1 et 4% de la population serait concernée par cette orientation sexuelle: l'asexualité, ou le «A» de LGBTQIA+. L'asexualité se réfère au fait de ne pas, ou peu, ressentir d'attraction sexuelle envers autrui. Comme pour toute orientation, il n'y a pas qu'une seule manière d'être «ace»: chacun-e expérimente son asexualité différemment, en ressentant parfois ou jamais d'attraction, et choisissant d'avoir ou non des partenaires et/ou des rapports. L'asexualité ne génère aucune souffrance chez les personnes ace; en revanche, le regard social et les stéréotypes peuvent être éprouvants. En effet, l'asexualité reste peu reconnue et suscite encore l'incompréhension. L'idée reçue la plus tenace reste celle du trouble: l'asexualité serait une anomalie, subie par les personnes concernées. Il faut dire que la sexualité est omniprésente dans la société, et présentée comme indispensable à l'épanouissement. Avec de telles représentations, difficile d'imaginer qu'une personne puisse se désintéresser de la sexualité, ne pas la pratiquer, et s'en trouver heureuse. La pression sociétale à la sexualité commence dès la puberté, et peut générer un sentiment de décalage et d'anormalité chez les personnes ace. Pire, en l'absence d'alternatives aux injonctions dominantes, beaucoup se forcent pour entrer dans la norme, ou pour répondre aux attentes de leurs partenaires romantiques. Il devient alors urgent de rappeler que l'épanouissement personnel, sexuel et conjugal ne passe pas par le respect des normes. Les représentations ace, nécessaires pour réduire les idées reçues, restent minimes dans les médias et les fictions. Heureusement, les ressources inclusives augmentent, surtout sur la toile: les réseaux sociaux et les forums comme AVEN peuvent apporter du soutien aux personnes ace, et mieux informer le grand public à ce sujet. •

Thalia Delmotte

Un 30^e anniversaire réussi

CONCOURS • Bien que le fameux prix littéraire ait fêté ses 30 ans, il en reste toujours aussi vigoureux! Plus de 75 participant-es nous ont une fois de plus montré la richesse des plumes du campus de l'UNIL et de l'EPFL, autour du thème «Mettre les voiles». Le jury, composé d'Antonio Rodriguez, poète, professeur de Lettres à l'UNIL et fondateur du Prix en 1995, Camille Hofmann, jeune autrice du roman *Le fils de l'écrivain brisé*, Avi Cagin, co-présidente de Méluzine, ainsi que Alice Côté-Gendreau, co-rédactrice en chef de *L'auditoire*, a lu avec attention les textes afin de discerner quatre prix.

1^{er} PRIX EX ÆQUO

Eau douce, par Marianne Savioz

Extrait du texte

«Son pied dépasse un peu, je le range entre la lamelle de carton et les couches de laine. Soupir. Des rêves lui dansent plein la tête, est-ce qu'elle s'évade? Ses paupières frémissent. Boucliers fragiles. Je les embrasse, l'une après l'autre. Klaxon au loin, le vent d'automne nous l'amène. Les feuilles aussi, elles volent jusqu'à nos pieds, comme une foule de corbeaux. Est-ce qu'elle rêve loin de notre porche, avec des oiseaux colorés pour sillonner sa belle tête brune?

Je veille. Elle, elle dort sous les vacillations du réverbère. Ne nous lâcheront plus jusqu'à demain. Moi, je ne vacillerai pas. Je serre ses brindilles de bras, en regardant les phares et la nuit s'alterner sur son visage. Des ombres y coulent aussi, c'est la ronde d'une ville autour de notre nid. Je m'assure qu'aucune ne s'attarde.

Le lendemain, elle s'étire dans la lumière jaune, la lumière s'arrête sur sa peau, pourtant presque transparente. On plie les couvertures. Oui, il nous reste de la civilisation. À ne plus savoir qu'en faire. Aujourd'hui, balade dans notre ancienne rue. Signes de tête, bonjours, oui, on y a bien existé, et le quartier n'a pas perdu la mémoire. Elle sourit. Sa main se traîne le long des haies, des portails, de tout ce qui encerclait notre vie, quelques mois plus tôt. Balade terminée, j'essuie une larme sur sa joue. Un océan en trop. Je les boirai toutes, s'il le faut. Et quand elle aura

épuisé ses pleurs, je m'occuperai encore de cette coquille vide. Elle n'ira nulle part sans moi. S'il faut être sa couche, je m'allongerai sous son corps. Je suis là pour elle. Sans elle, je ne sais pas ce qu'il resterait de moi.

Encore quelques nuits passent, sous le porche et les ombres glissantes. Quelques jours aussi s'en vont. Aujourd'hui, une femme au visage crevasé nous approche, et nous partage des cigarettes. Elle en profite pour partager quelques histoires. Elle raconte les mains qui voulaient la dévêtir cette nuit. Elle les a chassées, heureusement. Mais autour de mon bras, de petits doigts impriment leur marque. «Tu veux y aller? Oui, on va y aller. Salut.»

Encore des larmes à essuyer. Ah, cette manche effilochée... ça s'accroche à ce joli nez, ce nez tout délicat. Ce n'est pas juste. On marche encore, pour distancier ces ravissantes oreilles de ces vilaines histoires.

«Elle t'a fait peur?»

Je la rassure, tente quelques blagues, mais elle ne rit pas. Elle a raison. Encore quelques paroles creuses, et enfin, on retrouve notre carton, nos sacs, et la manche. Elle, elle prend place. Je la laisse seule un moment. Oh, je ne pars jamais très loin. C'est qu'on lui donne plus facilement. Cette supplication à genoux lui donne l'air pieuse, et puisqu'elle est moins sale que moi, les piécettes viennent se loger dans ses belles paumes ouvertes.»



1^{er} PRIX EX ÆQUO

Demain, dès l'aube, par Tala Chamsi

Extrait du texte

«Le rouge à lèvres glissa sous le lit. La tête amplifiée par des bigoudis, Maysoon se pencha en avant pour ne pas s'accroupir sur le sol, ne put l'atteindre, soupira. Se relevant, elle plongea ses ongles brillants dans sa trousse dont elle extirpa un petit tube bronze et le déboucha. Elle le tourna, et le doigt vermeil sortit de son terrier. Elle entrouvrit la bouche comme un poisson suffoquant, et posa la lame rouge sur la commissure de ses lèvres, tranchant sur l'ouverture déjà incisée une ligne saignante, remontant chacune des valées moelleuses en les peignant, et le sang s'étendait sur le reste de cette douceur fragile teintée du feu rouge de l'aube. Et quand elle eut peint chaque parcelle de cette chair rose, elle éloigna la lame de ses lèvres, l'assaut s'acheva, elle reposa le tube en un claquement sec sur la table. Elle se saisit ensuite d'un flacon rose sur une étagère, et s'en aspergea le cou.

- Je reviens tard, elle attrapa une veste sur le rebord du lit, étalée pour éviter le moindre pli (repassée par Naïma). On va passer la soirée à Lattaquié. Je ramène Mazen du travail en voiture, et on rentre tard. Elle tourna à peine la tête en arrière quand elle désigna de son doigt, sur lequel une tache rouge s'était

imprimée, le lit en désordre et les boîtes de chaussures éparpillées. Fuyant par l'exiguë porte, elle effleura l'épaule de Naïma dans un nuage de roses et de musc.

- Et si tu arrives à passer... un coup de balai, elle soupira. Bye. Maysoon ne se retourna pas, s'affairant à retirer ses bigoudis à la hâte et les fourrant au fond de son sac à main rose. Son halo parfumé subsista dans l'air bien plus longtemps qu'elle.»

Tala Chamsi, étudiante en médecine





Elise Pierotti, étudiante en philosophie

3^e PRIX

***Vareuse malheureuse*, par Elise Pierotti**

Extrait du texte

«De cette terre je ne connais que le bleu du ciel qui se ternit parfois, qui revient toujours. Au village plus personne ne parle de toi. On se tait au comptoir, on ferme les fenêtres sur mon passage. On m'a transformé en souvenir en même temps que toi. Mon père et ma mère me surveillent du coin de l'œil quand je passe la porte, les bottes remplies de sable. Ils me disent de ne pas ramener toute la plage à la maison. S'ils savaient. Le sable s'agrippe à ma peau, il se loge dans les poils de mes aisselles, il m'écorche la gorge. Il s'amuse à me faire suffoquer. Quand je me blottis contre les draps, quand je prends ma douche, quand je frotte le savon sur mon visage, quand je passe la main dans mes cheveux, quand je pleure, quand je ne dis rien. Il ouvre des plaies à l'intérieur de

mon estomac, il joue avec mes côtes, il emplit mes narines. Tout a un goût râpeux de sel. Plus rien n'a de sens d'autre que ce sable, le rocher sur la plage et mes lettres. Ces centaines de lettres pour toi, ces milliers de mots qui m'étouffent.

Des bouts de papier sur le parquet de la chambre. Des déchirés, des chiffonnés, des animaux et des fleurs. Sur le bureau, le bois et les feuillets se murmurent des mots qui ressemblent à des odeurs. Dans la nuit qui traverse la chambre dort le garçon, une main sur la poitrine, l'autre sous la tête. À l'aube il aura des fourmis. Peut-être même qu'il se réveillera d'un cauchemar avec un bras qu'il ne sentira plus. Une masse informe et lourde qu'il faudra secouer dans tous les sens pour que le sang afflue à nouveau. Ce n'est pas qu'il se protège, ni qu'il cherche à se soulager. Il patiente.

Le garçon se réveille tôt. Dans le matin naissant il sort de son lit, remet ses habits de la veille, descend l'escalier. Malgré les écorchures il y a encore de la douceur dans ses doigts, et il quitte la maison sans claquer la porte. La brume absorbe ses pas, elle traverse ses vêtements. Imbibe son corps. Des milliers de gouttelettes s'accrochent à sa peau, aux fibres de son pull et jusqu'au bout de ses cils. Quand il marche vers la plage, il devient pareil aux nuages qui rasent l'herbe et à l'herbe qui brille parée de la rosée. Aucun bruit sur la rive. Le sable avale ses chaussures. Un pas de plus et c'est la mer entière qui l'éprend de ses bras. Son corps se réveille au contact du rocher. Il pose son sac et s'assied. Devant lui la mer se mélange avec le ciel et aucun horizon n'est visible. Il déploie la canne à pêche, démêle le fil. Quand il sort la lettre de sa poche, le ruban rouge à son poignet semble violet. Au bout de l'hameçon, il fiche la page gribouillée. Des pattes de



mouche baveuse. Et quand il arme la canne, on pourrait presque croire que les mots s'envolent en bourdonnant. Mais c'est à la mer que revient la lettre, et elle l'accueille et la dévore. Les mots s'embrouillent sous l'eau. Personne ne les voit se saluer avant de s'embrasser, personne n'est témoin de l'alliance de l'encre et de l'eau salée.

On m'a dit que tu seras sûrement devenu une sirène. Que si la mer t'a si volontiers pris avec elle c'est que tu y avais ta place. On m'a dit de ne pas être triste trop longtemps. On m'a dit aussi que l'océan est salé car tous les naufragés versent des larmes avant de couler.»

PRIX COUP DE CŒUR

***Saada*, par Sofia Ounsi**

Extrait du texte

«02/01/2012

7h30

Ce matin il fait froid, enfin comme un jour d'été à Aoste sauf que je suis à Marrakech et qu'on est en janvier.

Tonton Aarbi était à l'heure aujourd'hui alors on a dû courir les bouches pleines avec mes cousins. Je l'appelle Tonton mais c'est juste le chauffeur du bus scolaire, je ne suis même pas sûre que Aarbi soit son vrai prénom.

Je n'ai à peine le temps de traverser le portail de la Saada que l'odeur du chagrin me prend le nez, « Saada » signifie bonheur en arabe mais moi je n'ai vu que des jours tristes entre les murs de cette école.

La maitresse a écrit «Bonne année 2012» sur le tableau noir, je ne comprends pas très bien pourquoi elle a fait ça, les musulmans ne fêtent pas le nouvel an, enfin c'est

ce qu'on m'a toujours dit.

19h12

Le muezzin appelle à l'avant dernière prière de la journée, les rues du quartier se vident. Maman a appelé aujourd'hui, et comme la veille, elle m'a promis qu'elle prendrait son billet demain. Je la crois, enfin je lui fais croire ça. Je vois une ombre danser sur la vitre de la porte du salon, c'est sûrement MAMA qui pleure, j'ouvre la porte et Bingo ! Je ne suis pas sûre d'aimer MAMA, elle pleure tout le temps alors que c'est moi qui suis triste.»

Sofia Ounsi, étudiante en droit



Crédits photo: Cloé Houriet





Une salle comble à la Grange pour la 30^e édition du Prix de la Sorge



Début de la cérémonie



Le groupe de musique Blue Ginger en concert



Le comité de *L'auditoire* après la soirée

Viv(r)e la grève contre l'austérité

GRÈVE • Alors que dans le bureau de la FAE nous craignons le flop, le 18 novembre a été une journée pleine de joie et de revendications.

Politiques antisociales, xénophobes ou encore dites de l'élite; il y a beaucoup de mots qui ont été utilisés pour décrire le plan de coupes budgétaires du canton de Vaud. On a alors décidé, de venir à votre rencontre, vers vous, les étudiant·e·x-s, pour que vous puissiez exprimer ce qui vous contrarie ou même ce qui vous fait plaisir dans le plan d'austérité cantonal. Qu'est-ce qu'une grève? Comment en vivre une? Vous avez été nombreux·ses à nous raconter la journée du 18 novembre.

Définition d'une grève

Selon le dictionnaire *Le Robert*, la grève est la «cessation volontaire et collective du travail décidée par des salariés, un groupe professionnel dans un but revendicatif». Mais est-ce que ce terme enveloppe uniquement le monde du travail? Est-ce que le monde du travail s'arrête là où commence l'éducation?

Il serait trop simpliste de faire confiance à cette unique définition. Parce que, nous l'a vu de nos propres yeux, la grève peut avoir la forme de piquets à l'entrée de l'université, de bouffe populaire, de cours alternatifs, et de vol de

chaises. On peut alors reprendre les mots de l'un d'entre vous, qui, interviewé par la FAE, nous a répondu ainsi à la question «qu'est-ce une grève?»: «C'est un mode de mobilisation et de lutte qui permet par le bas de se battre contre des politiques d'État». Ou, encore, une autre: «C'est un moment pour se libérer du temps et pour pouvoir se mobiliser tous ensemble, pour mener des actes symboliques, afin que tout devienne réel».

Voilà. Faire la grève c'est permettre à tout type de revendication de prendre une forme tangible. C'est sensibiliser les personnes qui ne le sont pas encore. Et faire entendre, d'une seule voix, le mécontentement populaire.

Vivre une grève

Mais comment se fait une grève? Dans le bureau de la FAE, on en a beaucoup parlé. On s'est rassemblé, on a discuté de nos craintes, redouté que la revendication pour un plan budgétaire plus juste ne soit pas une préoccupation pour tant de monde à l'université. Finalement, on s'est demandé comment organiser une grève.



La vérité c'est qu'elle s'est organisée toute seule grâce au travail de l'intersyndicale contre la Hausse des taxes. Des groupes de travail ont surgi de nulle part, des chat télégram avec des centaines d'inscrits ont fleuri et des étudiante·x·s se sont mobilisé·e·x·s pour que personne ne reste sans manger. Le matin même des personnes sont arrivées demandant comment elles pouvaient contribuer à la bonne réussite de la journée.

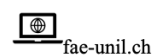
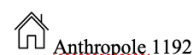
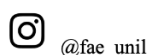
puisse accéder de façon équitable aux études, dans notre cas, supérieures. Nous incitons, alors, les politiques vaudois·e·x·s à écouter les étudiant·e·x·s et toute l'intersyndicale, car, comme l'a précisé une étudiante, «si l'on vit dans une démocratie, alors je veux que les politiciens et politiciennes se battent pour la voix du peuple».

Bureau exécutif de la FAE

Les revendications

Faire une grève, c'est aussi porter un message politique. Pour la FAE, la grève est avant tout une façon de dire que nous voulons une éducation accessible, c'est-à-dire que tout le monde, quel que soit le revenu des parents ou l'origine,

Pour plus d'informations :



L'auditoire à l'ONU

INTERNATIONAL • Le 10 novembre, l'UNIL a accueilli une conférence sur la Suisse et son rôle à l'ONU dans un multilatéralisme en mutation. L'université a eu l'honneur de recevoir l'Ambassadrice Pascale Baeriswyl, cheffe de la Mission Permanente de la Suisse auprès des Nations Unies à New York. L'auditoire l'a interrogée sur l'avenir du multilatéralisme.

Les conflits en Ukraine, à Gaza ou au Soudan s'ajoutent à plus de cent autres, tandis que le Conseil de sécurité reste paralysé par une polarisation croissante et l'usage du veto. Le droit international est mis sous forte pression: Mme Baeriswyl rappelle que l'invasion russe de l'Ukraine constitue la violation la plus grave de la Charte de l'ONU depuis sa création. Elle souligne aussi que les coupes budgétaires de certaines grandes puissances, comme les États-Unis, ont des effets graves et immédiats, avec la suspension de programmes alimentaires, sanitaires ou encore éducatifs et l'arrêt d'opérations vitales pour des millions de personnes à travers le monde.

Multilatéralisme face à la montée des nationalismes

Cette crise est en partie alimentée par la montée des nationalismes, illustrée par des politiques unilatérales comme celles de Washington sous l'ère Trump, mais le défi ne concerne de loin pas seulement un pays. L'ambassadrice insiste toutefois sur un point central: la majorité des États membres sont de petits ou moyens pays, comme la Suisse, attachés au multilatéralisme, qui leur garantit stabilité et sécurité. Les grandes puissances, en revanche, cherchent souvent à orienter le système selon leurs intérêts. La Russie,

longtemps bien intégrée au cadre multilatéral, a multiplié les actes de rupture, tandis que les États-Unis adoptent une posture souvent disruptive. Pour Mme Baeriswyl, l'histoire n'est pas écrite: aucune plateforme universelle alternative à l'ONU n'existe, et toutes les tentatives de refonder l'ordre mondial après les grands conflits ont abouti à des structures proches du modèle onusien. Réformer plutôt que remplacer reste donc, selon elle, la voie la plus réaliste.

Médiation et multilatéralisme

Depuis son adhésion par référendum en 2002, la Suisse s'est construite à l'ONU une identité fidèle à sa tradition diplomatique. Durant son mandat au Conseil de sécurité (2023-2024), elle a défendu quatre priorités: paix durable, protection des civils, sécurité climatique et méthodes de travail.

Aucune plateforme universelle alternative à l'ONU n'existe

Sa neutralité lui permet d'assumer un rôle de facilitatrice ou médiatrice, même si l'absence de mécanismes de contrainte limite l'impact concret des résolutions. La «Genève

internationale», pilier du multilatéralisme, subit, elle aussi, les effets des difficultés financières des agences onusiennes, avec une perte de postes et d'organisations actives.

Réformer plutôt que remplacer reste la voie la plus réaliste

La Suisse, durant son mandat au Conseil de Sécurité, a par ailleurs tenté de favoriser des cessez-le-feu dans différents conflits, sans pouvoir en assurer l'application faute de leviers de pression. Elle souligne aussi qu'aucun pays n'échappe totalement au «double standard» politique, l'enjeu étant de rester capable de cohérence et d'autocritique. Quant à la réforme du Conseil de sécurité, elle se heurte à un paradoxe: si les grandes puissances étaient de nouveau prêtes à mieux travailler ensemble, une réforme serait facile, mais moins urgente. Le fait que la volonté du compromis est faible, rend une réforme plus urgente, mais aussi plus difficile, ce qui est révélateur de certains blocages du système. Cette situation s'inscrit dans un contexte global pré-occupant, où l'on compte désormais davantage d'autocraties que de démocraties. Dans un monde où les autocraties progressent et les crises se multiplient, la capacité à négocier, à remettre en question les pratiques et à réformer les institutions reste la clé pour un multilatéralisme capable de relever les conflits contemporains. Mme Baeriswyl est convaincue que – pour se faire – il faut investir dans un excellent futur leadership, et donc dans les jeunes. •

Jéssica Sousa, pour le comité de L'auditoire



Courrier du lectorat

Auditeur·rice libre

Auditeur·rice libre? Votre avis compte!

Êtes-vous inscrit·e à l'UNIL comme auditeur·rice libre — depuis ce semestre, depuis plusieurs années, ou vous y songez peut-être?

Souhaitez-vous échanger avec d'autres personnes vivant la même expérience, dans d'autres facultés ou suivant des cours différents? Partager vos bons et moins bons moments, vos astuces, vos joies et parfois vos déceptions? Ou simplement vous retrouver autour d'un moment convivial?

Vous avez aussi peut-être des idées pour améliorer le processus d'inscription, la connexion à Moodle, la participation aux TP et séminaires, ou aux examens?

Vous avez envie de contribuer à rendre encore plus vivant et attractif le parcours des auditeur·ices libres à l'UNIL?

Alors, donnez-nous votre avis sur votre expérience en répondant à un court questionnaire (accès via le QR code ci-dessous).

Merci de votre participation!

Jean-Luc Eisele



Harcèlement à l'UNIL?

HARCÈLEMENT • Au sein de notre campus, c'est souvent à huis clos, et en l'absence de témoins, que se déroulent des actes discriminatoires. Souvent sans mobile, simplement par haine ou pire «pour rire», le harcèlement et la discrimination restent sur la table de toutes les institutions, demeurant une de nos préoccupations principales.

Sur le campus de l'UNIL, peu sont témoins de discrimination ou de harcèlement proféré à l'encontre d'autres étudiant-es. D'ailleurs, les résultats d'une enquête menée par *L'auditoire* démontrent qu'environ 95% des étudiant-es admettent son existence, sans pour autant y être directement confronté-es. Malgré l'ancrage solide dans l'esprit de la plupart, les auteur-rices du harcèlement et de la discrimination sévissent encore dans les couloirs des hautes-écoles. Alex (nom d'emprunt) nous raconte: «on m'a mis la main aux fesses, je ne les connaissais pas», et ajoute que «tu n'as pas besoin de connaître la situation personnelle de quelqu'un pour ne pas tolérer un comportement». En 2024, la Direction de l'UNIL, via le Bureau de l'égalité, a mandaté FORS pour réaliser une nouvelle enquête sur le climat de travail et d'études. Il y apparaît qu'en terme de discrimination, celle qui se démarque des autres semble se porter sur le genre. Les femmes sont trois fois plus discriminées que les hommes, simplement à cause de leur sexe. Cette discrimination est par ailleurs accentuée dans le corps professoral, les femmes étant notamment plus touchées par le harcèlement d'ordre sexuel. S'en suivent les discriminations concernant l'apparence physique, la manière de penser, de travailler et d'agir. Alex explique «il lui a dit qu'elle devrait "avoir des couilles" pour faire un aussi bon travail qu'un homme».

Les victimes ne parlent pas parce que ça leur revient dans la gueule

Dans l'enquête réalisée par *L'auditoire*, 15% des répondant-es affirment avoir déjà subi du harcèlement toutes formes confondues, tandis que dans l'enquête réalisée par le FORS sur mandat de l'UNIL, 40% l'affirment. Mais est-ce que cela signifie qu'il y a moins de harcèlement? Certainement pas, la différence s'explique par le taux de réponse obtenu, l'enquête de *L'auditoire* étant de petite envergure. Les deux enquêtes ne sont pas

comparables. Cependant, environ la moitié des répondant-es de l'enquête de *L'auditoire* reconnaissent, avec du recul, avoir déjà été l'auteur-ric(e) de harcèlement ou de discriminations à l'égard d'une tierce personne.

Sommes-nous alors tou·tes harceleur·euses et harcelé·es?

Probablement pas. Alex profile les deux cas ainsi: «les victimes sont majoritairement plus jeunes ou au début de leur études à l'UNIL et globalement être une femme, être LGBT ou racisé·e ne doit pas être fou» et «je pense que les personnes qui ne sont pas déjà visées par les discriminations systémiques sont plus à même d'être des harceleur·euses».

Être aidé·e

L'UNIL offre un dispositif de prise en charge des victimes, nommé Aide UNIL. Alex, qui a demandé de l'assistance, raconte: «si je ne donne pas les noms, on ne peut rien faire».

La controverse autour des blagues «limites»

Heureusement, les situations graves comme la violence physique restent exceptionnelles, mais pas inexistantes. Dans l'enquête de *L'auditoire*, une seule personne affirme avoir déjà vécu cette situation.

95% des étudiant-es admettent son existence

Cependant, la survenance de blagues dites «limites» est une expérience universelle, qu'on soit l'auteur·ice ou le·la destinataire. Mais où donc se termine la blague et où commence la discrimination? Comme nous tous·tes, Alex a été confronté·e à cette situation et voici où il place la limite: «elle se place selon la proximité qu'on a avec les gens et selon



ce qu'on a préétabli avec eux». Pour finir, Alex dément la réduction de la spontanéité dans ces cas: «ça pose seulement les bonnes bases et établit un climat d'honnêteté».

Eva Robillard

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Quelques évènements à ne pas manquer afin de faire passer le stress de fin d'année:

4 décembre: Vin chaud offert par la FAE

La FAE réchauffe vos coeurs (et vos mains) avec un vin chaud gratuit! Ouvert à toute la communauté UNIL, la FAE vous donne rdv sur le pont de la Chamberonne à partir de 11heures.

6 & 7 décembre: Week-end Tech à Satellite

Le bar mythique Satellite (EPFL) vous embarque pour deux jours de formations autour d'introductions aux techniques des lumières et du son! Avec repas offert. Plus d'infos sur l'Insta de Sat' : @barsatellite

8 décembre: Projection de *Vertigo* au Nucléo

La projection débute à 19h00, l'apéro à 18h30! Gratuit et ouvert à tous et toutes! Venez (re)découvrir le majeur Opus d'Alfred Hitchcock.

11 décembre: Finissage de l'exposition du Cabanon

Rendez-vous à l'Espace d'exposition d'Anthropole pour le finissage de l'exposition de Thomas Diafas (Commissaire: Sara Lorente). L'artiste queer interroge, avec audace et sensibilité, l'impact des technologies sur nos désirs sexuels et érotiques.

12 & 17 décembre: Workchopes de l'AEGE

Deux soirées pour se retrouver sans trop se prendre au sérieux et risquer de répondre aux micro-trottoirs organisés par L'auditoire... De 18h à 21h à Amphipôle, l'AEGE vous accueille pour un apéro arrosé de bières aux prix dérisoires! Parfait pour se mettre en jambe pour les fêtes.

Alexandra Bender

Écolage en hausse

TAXES ÉTUDIANTES • À partir de 2027, la Confédération veut économiser plusieurs milliards pour respecter le frein à l'endettement. La formation et la recherche sont concernées et les hautes écoles — fédérales comme cantonales, aux marges limitées — envisagent d'ajuster les taxes d'écolage des étudiant-es, en conséquence des décisions prises à Berne.

La règle est simple: la Confédération doit équilibrer son budget à moyen terme (art. 126 Cst., dit «frein à l'endettement»). Quand certaines dépenses augmentent mécaniquement – 13^e rente AVS, armée, Europe –, il faut réduire ailleurs. Le programme d'allègement budgétaire 2027 vise ainsi plusieurs milliards d'économies, notamment dans les domaines formation-recherche-innovation, classés «faiblement liés». Ce ne sont pas l'UNIL, l'EPFL ou les autres hautes écoles qui décident de ce cadre. Le budget est voté par les deux chambres fédérales (Conseil national et Conseil des États). Si le Parlement confirme le paquet 2027, les écoles recevront moins d'argent fédéral alors que leurs coûts (salaires, énergie, bâtiments, numérique) continuent de grimper: moins de transferts, plus de pression.

Quand Berne coupe, les campus répercutent

Le cas le plus visible est celui du Domaine des EPF (ETH Zurich, EPFL, etc...). À partir de 2025, ce secteur

perd environ 100 millions de francs par an, ce qui l'oblige à renoncer à des infrastructures et à geler des initiatives clés. Dans ce contexte, une forte hausse des taxes pour les personnes étrangères venues spécialement étudier en Suisse a un temps été envisagée, avant d'être écartée au nom de la diversité et de la pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Côté UNIL, le tableau est un peu différent: l'université dépend d'abord du budget du canton de Vaud, lui aussi soumis aux transferts fédéraux. Aujourd'hui, un-e étudiant-e paie 500 francs par semestre, qu'il-elle soit suisse ou étranger-ère. Si Berne verse moins au système et que le canton ne compense pas, deux options restent réalistes: retarder des projets... ou augmenter la part payée par les personnes en formation. C'est précisément la logique évoquée depuis 2024 par le groupe d'experts («commission Gaillard»), qui parle de «financement par les utilisateur-ices». La question la plus sensible, à Lausanne comme ailleurs, est celle d'une éventuelle différenciation entre personnes

suisse et étrangères. Les hautes écoles fédérales rappellent leur attachement à l'égalité de traitement et à l'attractivité internationale; les hautes écoles cantonales devront, elles, montrer que toute hausse différenciée respecte le principe d'égalité et le droit vaudois. Ici encore, il ne s'agit pas d'idéologie, mais de la même équation: comment maintenir la qualité de l'enseignement quand les recettes publiques diminuent?

Quels leviers pour la communauté étudiante ?

Première donnée souvent méconnue: le budget fédéral lui-même n'est pas soumis au référendum. En revanche, la loi qui traduira le programme d'allègement 2027 pourra très probablement l'être: 50 000 signatures ou 8 cantons suffisent (art. 141 Cst.). Les syndicats d'étudiant-es (UNES, FAE, AGEPoly, etc.) envisagent déjà cette voie, puisque la hausse des taxes n'est qu'un effet en chaîne d'un choix fait à Berne. Deuxième outil: la consultation fédérale (art. 147 Cst.), où universités, EPF, cantons, mais aussi les

organisations étudiantes peuvent déposer un avis documenté. Il n'a pas force de loi, mais pèse dans les arbitrages parlementaires, surtout si plusieurs acteur-ices de la formation tiennent le même discours. Troisième piste, très concrète: l'adaptation des bourses au niveau cantonal. La recherche économique montre qu'une hausse modérée des taxes reste supportable si les aides ciblées sont renforcées pour les publics les plus fragiles; sans ce correctif, la hausse devient vite socialement inéquitable.

Ni une punition ni un agenda partisan local

En bref, si les taxes d'écolage montent à l'UNIL, à l'EPFL et dans d'autres hautes écoles suisses, ce n'est ni une punition ni un agenda partisan local. C'est l'aboutissement d'un enchaînement institutionnel: la Confédération resserre son budget; les crédits destinés aux hautes écoles diminuent; celles-ci doivent néanmoins garantir l'enseignement et la recherche et accroissent, en conséquence, la contribution des personnes en formation. Le débat à venir portera donc moins sur «faut-il faire payer les étudiant-es?» que sur «comment appliquer la contrainte fédérale sans abîmer l'accès aux études?»

Des chiffres aux banderoles

Sur les campus, ce débat ne reste pas théorique. À l'UNIL comme dans d'autres hautes écoles suisses, la perspective d'une hausse des taxes s'est déjà traduite par des assemblées générales, des motions et des manifestations étudiantes. Banderoles, slogans et prises de parole publiques rappellent que ces choix budgétaires se jouent aussi dans les amphithéâtres et sur l'Esplanade: derrière les tableaux Excel, c'est la place de chacun-e qui se négocie à l'université. •

Colin Noverraz



Le dopage sportif

COMPÉTITION • En mai 2026 se déroulera les *Enhanced Games*. Cette compétition sportive est promue par une partie des milliardaires de la *Silicon Valley* ou encore l'un des fils de Donald Trump. Cependant, ce championnat a la particularité affichée d'encourager les athlètes à se doper. Retour sur cette pratique critiquée.

Le sport est ce qu'il y a de mieux pour notre corps et notre santé. Mais au-delà d'un loisir ou d'une amélioration de la santé, le sport pousse à atteindre la meilleure performance, quitte à dangereusement dépasser ses limites. Un produit dopant est une substance capable d'améliorer les performances, ou bien d'augmenter la masse musculaire. Le dopage est strictement interdit par les organisations, car cela va à l'encontre de la loyauté des compétitions qui se veulent justes et saines, mais aussi de la promotion du sport pour une bonne santé. Ainsi, les produits dopants remettent en cause les principes essentiels du sport, s'agissant donc d'une affaire sérieuse. Son utilisation a provoqué d'énorme scandale, comme celui du cycliste Lance

Armstrong. Ce dernier avait remporté sept fois (consécutives) le tour de France entre 1999 et 2005, mais avoue en 2012 s'être dopé. Tous ses titres lui sont retirés et il a été banni à vie de toute compétition sportive.

Le dopage: pas seulement une affaire d'élite

Le dopage ne touche pas que le monde du sport professionnel, il

touche également les plus jeunes ou débutant-es. C'est le cas notamment dans le monde de la musculation. Dans beaucoup de ces milieux, le dopage est non seulement d'usage fréquent, mais y est encouragé. Les réseaux sociaux contribuent à créer un environnement compétitif extrême poussant à la consommation de produits dopants.

Ne touche pas que le monde du sport professionnel

Bien qu'améliorant les performances ou la beauté physique sur un court terme, les effets sur le long terme sont dévastateurs. Une série de

problèmes peut toucher les consommateurs: problèmes cardiaques, de foie, troubles psychiques, addiction et finalement, la mort. Comment alors en limiter l'usage? La prévention et la politique de tolérance zéro demeurent les meilleures réponses, mais dans un monde de plus en plus compétitif, où les réseaux sociaux amplifient sans cesse la comparaison aux autres et où de nouveaux produits peuvent passer sous les radars, peut-on réellement espérer en venir à bout? •

Aulan Ramadani



De Minecraft à l'Everest

INFLUENCE • Inoxtag est un YouTuber qui s'est fait connaître notamment pour ses vidéos sur *Minecraft* ou *Fortnite*, jusqu'en 2023, quand il décide de se lancer dans un nouveau domaine: l'alpinisme. Il part ainsi grimper l'Everest, et réalise un documentaire de son expérience, nommé *Kaizen*, dans le but de motiver les jeunes à sortir de leur zone de confort.

Ce documentaire a généré un mouvement parmi les jeunes, connu sous le nom "effet Inoxtag", généralement défini par une hausse de l'intérêt chez les jeunes pour l'alpinisme ou le sport. Le film partage cependant un message plus profond: il demande aux jeunes de se dépasser, de tout donner pour aller jusqu'au bout de leur projets, et de réellement vivre leur vie. Inoxtag trouve que de nos jours, nous sommes trop accroché-es à nos écrans, que nous vivons à travers la délation que sont les réseaux sociaux, et que c'est nocif. Pour transmettre ces idées, il montre la manière dont il réalise cela, les difficultés qu'il a rencontrées pour atteindre son but, puis l'euphorie et la fierté de sa réussite. Il utilise aussi cette occasion pour dénoncer la pollution sur le Mont Everest.

La réaction des spectateur-ices

Les commentaires laissés par ses internautes sont clairs: ce film a eu un

grand impact sur la vie de personnes de tous âges. L'espoir semble être l'émotion principalement partagée. Beaucoup de personnes ayant vu le film sont revenues un an après sa sortie pour partager leurs exploits: certain-es se sont mis à la course, à la marche, à la gymnastique, ont à présent opté pour un "dumbphone" (tel un Nokia ou portable à clapet), d'autres partagent leur progrès dans leur vie professionnelle, ou privée. L'effet Inoxtag peut donc être expliqué par une reprise d'activité parmi les jeunes, et un gain d'espoir pour les personnes ayant vu le film. Un effet semblant positif pour un monde en pleine perte de ces aspects.

La réaction des alpinistes

Malgré tous ces avis positifs, Inoxtag reçoit aussi beaucoup de critiques. Chaque année, une grande quantité de touristes grimpent l'Everest, malgré l'ascension risquée et qui peut coûter la vie aux visiteur-ices et



sherpas impliqué-es. Certain-es alpinistes s'inquiètent pour les jeunes qui prendraient des risques sans s'y connaître. Ils-elles dénoncent aussi les piètres conditions de travail que subissent les sherpas qui accompagnent ce genre d'expéditions. De plus, les visites fréquentes causent beaucoup de pollution sur la montagne (drapeaux, bombonnes d'oxygène, etc.). Pourtant, le film ne serait pas à l'origine d'une hausse de visites. «C'est le COVID», d'après Karine Mieusset, directrice du centre UCPA de Chamonix-Mont-Everest, questionnée par Montagnes Magazine. Suivant la période de confinement, un intérêt

notable s'est présenté pour la montagne. Depuis, les fréquentations des milieux alpins stagnent.

Une analyse sous un autre angle

Thomas Maxwell, professeur en intervention et communication organisationnelle, critique le message général du film. D'après lui, l'amélioration continue est un réel danger. C'est «une quête insatiable créant souffrance et épuisement», qui ne prend pas en compte les limitations physiques et sociales de chaque individu. Il lie cela à l'origine du mot *Kaizen* qui signifie "changement pour le mieux" en japonais, et qui est utilisé dans les milieux professionnels au Japon pour pousser les employé-es à travailler le plus possible. Il considère ainsi que le message du documentaire est une mise en avant de la culture du travail toxique dans notre monde. •

Lohan Rohrbach

Sportives transgenres en compét'

COMPÉTITION • Alors que les sportives transgenres sont dorénavant interdites des compétitions féminines aux États-Unis, les débats sur la cause se montrent de plus en plus virulents...

Depuis l'arrivée au pouvoir de Donald Trump début 2025, de nombreuses mesures contre les droits des personnes transgenres aux États-Unis ont été mises en place. En promettant d'éliminer la «folie transgenre», le président américain a notamment décidé de bannir les femmes transgenres des compétitions sportives féminines au sein de la National Collegiate Athletics Association (NCAA). Alors que certain-es aspirent à une égalité des chances dans le sport féminin, d'autres crient à la restriction des droits LGBTQIA+. Mais quels sont les arguments des différents partis?

Une égalité mise à mal

Les conservateur-ices américain-nes mettent en avant plusieurs arguments qui vont à l'encontre de l'inclusion des femmes transgenres dans le sport en compétition, tels que la sûreté et l'équité pour les femmes cisgenres.

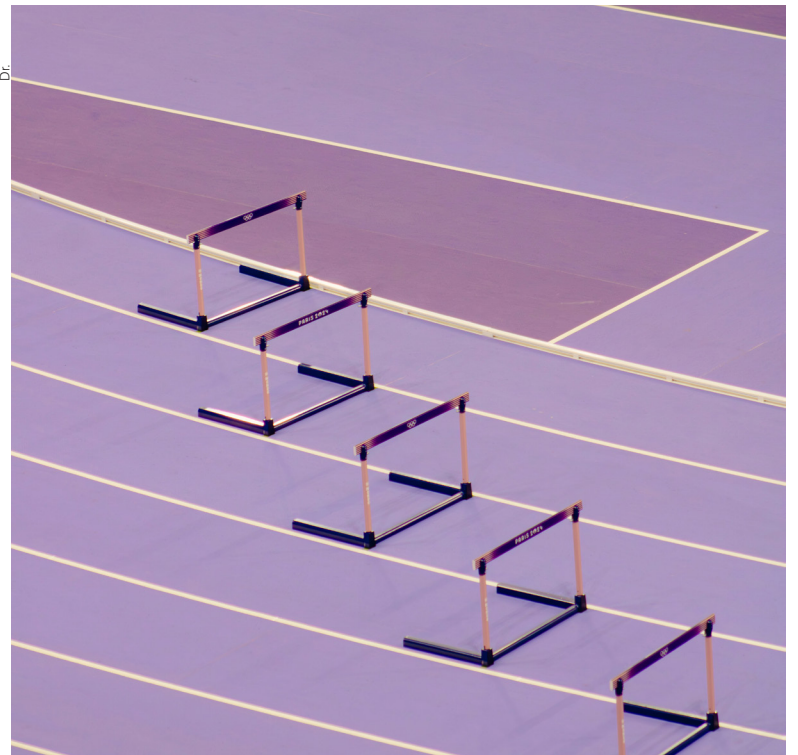
Les hommes font de meilleures performances sportives que les femmes

La Maison Blanche parle d'une vérité biologique fondamentale qu'il faudrait remettre au centre des discussions, en différenciant le sexe de l'identité. Un article d'Alison Heather, situé dans les archives du PubMed Central (géré par la Bibliothèque nationale de médecine des USA), nous renseigne sur les différences physiologiques entre hommes et femmes. De manière générale, les hommes font de meilleures performances sportives que les femmes, et c'est pour cela qu'il existe deux catégories distinctes dans le sport. Les hommes possèdent naturellement une masse musculaire plus conséquente, une ossature plus solide, et un système cardiorespiratoire plus développé que celui des femmes. Le taux de testostérone est également 15 fois supérieur. Ces facteurs, hormis le taux de testostérone, ne sont pas modifiables malgré

une prise d'œstrogènes chez la femme transgenre; la physiologie se forme en effet déjà durant l'enfance et l'adolescence, et un retour en arrière ne serait pas possible. Après 12 mois de traitement hormonal, Heather affirme que la perte de masse musculaire est limitée à 9,4% seulement, ce qui donnerait un avantage certain et injuste aux femmes transgenres dans les compétitions sportives féminines. Trump qualifie cette inégalité «d'humiliation» pour les femmes cisgenres, qui n'auraient alors plus aucune chance de victoire. Le sport féminin devrait donc selon lui être réservé uniquement aux femmes cisgenres, par souci d'égalité biologique.

Une discrimination supplémentaire

Il s'agit d'un véritable coup dur pour la communauté LBTQIA+, qui se voit restreindre une liberté de plus aux États-Unis. Selon la BBC, cette mesure marginalise davantage un groupe déjà vulnérable, d'autant plus que les polémiques semblent démesurées par rapport au pourcentage de personnes concernées dans la population. En effet, parmi les 530'000 étudiant-es-athlètes membres de la NCAA, moins de 10 athlètes sont des femmes transgenres. Cette mise à l'écart des personnes transgenres peut alors avoir de lourdes conséquences psychologiques. Dans *The Guardian*, une ancienne joueuse transgenre de volleyball à l'Université de Washington se confie. Elle explique que bien que cela puisse paraître insignifiant, le sport était une raison de vivre pour elle, où elle pouvait être intégrée dans un groupe qui l'aidait à valider son identité. Elle affirme n'avoir jamais entendu personne se plaindre de ce «problème», tant il y a peu de femmes transgenres dans cette situation. Contrairement à ce qu'affirme Alison Heather, le journal *Toutesdesfemmes* dément de son côté tout avantage physiologique pour les femmes ayant fait une transition. Aux États-Unis, avant cette interdiction, les femmes transgenres pouvaient concourir uniquement si elles répondaient à des



caractéristiques précises: elles devaient avoir changé d'état civil, pris des hormones pendant au moins une année et avoir un taux d'hormones précis et stable dans l'organisme. Avec ce traitement hormonal, les femmes transgenres concernées perdraient peu à peu tous leurs avantages, jusqu'à égaler les capacités physiques d'une femme cisgenre.

Les débats restent très tourmentés et sensibles

Bien que les études sur le sujet soient divisées, un rapport du CCES évoqué dans le journal *Curieux* indique qu'il n'y a pas d'éléments suffisamment solides à ce jour qui démontreraient un avantage mesurable après 12 mois d'oestrogénothérapie des femmes transgenres sur les femmes cisgenres. Réaliser une catégorie spéciale pour les personnes transgenres dans le sport serait alors inutile, à la fois par la discrimination causée, mais aussi car il n'y aurait pas assez de femmes concernées pour faire une compétition. Le souci de sécurité dans les

vestiaires invoqué par les conservateur-ices américain-es ne serait soutenu par aucune statistique prouvant un danger; le réel risque d'agression serait plutôt tourné vers les femmes transgenres si elles devaient se rendre dans le vestiaire des hommes. Le journal *Toutesdesfemmes* déclare finalement que si on s'intéressait vraiment à la sécurité et au bien-être des femmes au sein des sports, on s'inquiéterait de vraies menaces, telles que le manque de financement, le délaissement du public pour les sports féminins, ou encore les cas d'entraîneurs prédateurs. Les politiques instrumentaliserait donc la problématique afin de servir leur transphobie. Entre volonté de protéger l'équité et l'inclusion des femmes transgenres dans le sport, les débats restent très tourmentés et sensibles. L'union de ces deux valeurs pourrait mener à l'avenir à se poser la question: faudrait-il repenser les catégories strictement genrées dans le sport? •

Un cycle hormonal émotionnel

CERVEAU • Avec 450 cycles menstruels dans une vie, tous ayant un impact sur les émotions, les femmes semblent condamnées à composer avec leurs corps. Et si l'explication de la fameuse «hystérie féminine» se trouverait sous la loupe des scientifiques?

Longtemps passé sous silence, le cycle menstruel est un phénomène qui nourrit pourtant les débats publics depuis des décennies. Au fil des années, il a fait émerger une multiplicité de croyances autour du corps féminin: les mythes sont variés, liant le cycle hormonal aux phases de la lune. «Lorsque l'horloge circadienne est perturbée, comme lors d'un jet-lag, elle met quelques jours à se recalculer...», jusqu'aux discours sur les variations d'humeur pendant les règles.

Le corps de la femme, un sujet peu recherché

Le corps des femmes reste largement sous-étudié. Rachel G. Zsido, chercheuse à Leipzig, dénonce que seuls 0,5% des travaux en neurosciences portent sur le rôle des

hormones dans le fonctionnement cérébral, un chiffre qui pourrait expliquer la persistance de certains mythes. Cette part minime de travaux est d'autant plus absurde que la zone de l'hippocampe dans le cerveau possède beaucoup de récepteurs liés aux diverses hormones sexuelles. En effet, l'hippocampe est la zone où s'activent les émotions, la mémoire ou le comportement et le transfert d'informations notamment.



Les règles, une tempête d'émotion

Pour beaucoup de femmes, l'arrivée des règles s'accompagne de véritables montagnes russes émotionnelles.

Le corps des femmes reste sous-étudié

«Il suffit que je fasse une erreur minuscule au travail pour que les larmes me montent aux yeux», confie Elma Jashim, étudiante en médecine. Ces variations trouvent une explication biologique: avant l'ovulation, l'augmentation de l'œstrogène (hormone sexuelle) est remplacé par une hausse de la progestérone après l'ovulation influençant

directement le cerveau. Un phénomène d'autant plus remarquable qu'au cours de leurs vies, les femmes traversent environ 450 cycles menstruels, rappelle Catherine Woolley, neurobiologiste. Ce qui surprend les scientifiques, c'est que la science sait si peu de choses sur le cycle menstruel, selon Laura Symul. Selon la chercheuse, il faut «une prise en compte globale du cycle menstruel» et donc s'attarder entre autres sur la fertilité ou la contraception. Ainsi, une autre chercheuse résume l'enjeu: «il est grand temps de faire du cerveau un axe de recherche majeur de la santé des femmes».

Valentine Dusser

Du mystère à la réalité

OCÉAN • Alors que notre planète est recouverte à 70% d'eau, les mystères sur les fonds marins planent toujours autant... Mais que savons-nous vraiment aujourd'hui?

Débutons notre plongée en entrant dans la zone épipélagique de l'océan, située entre la surface de l'eau et 200m de profondeur. De 10 à 20m sous l'eau, c'est une plongée «normale»: la lumière est encore suffisamment présente pour admirer la diversité de l'écosystème. De 30 à 50m sous la surface, la visibilité diminue malgré un environnement riche, et nos poumons peuvent perdre jusqu'à deux tiers de leur volume habituel avec la pression qui augmente. 50 à 100m plus bas, il est important de rester vigilant, car une narcose à l'azote est possible; l'azote dans les bouteilles de gaz devient toxique à cause de la pression, ce qui peut mener à des vertiges, des troubles de la mémoire, des hallucinations, etc. Nous pouvons ensuite pénétrer dans la zone mésopélagique de l'océan, située de 200 à 1000m sous la surface de l'eau. Cette zone est aussi appelée crépusculaire; la lumière y est

presque inexistante, ce qui mène à un sévère refroidissement (entre 4-8°C). La faune s'est adaptée à l'obscurité: on y trouve des animaux bioluminescents comme des calamars lumineux ou des poissons à grands yeux. Dans cet environnement, le corps humain a peu de chance de survie s'il ne se trouve pas dans un habitat pressurisé.

Le noir comme repère

Nous débarquons ensuite dans la zone bathypélagique (de 1000 à 4000m sous la surface), aussi nommée *midnight zone*, car aucun faisceau lumineux ne peut y pénétrer. La pression est multipliée par 100, et le froid constant provoquerait une hypothermie foudroyante à l'Homme sans protection. La faune se fait ici rare: nous croisons tout de même des poissons géants à bouche énorme, des méduses translucides et des calamars géants. Ces animaux se nourrissent de la «pluie marine», c'est-à-dire

des débris organiques tombant de la surface. L'étape suivante est la zone abyssopélagique, située entre 4000 et 6000m de profondeur. La vie marine est ici très lente. Les submersibles doivent être extrêmement renforcés pour supporter la pression démesurée (400 à 600 fois plus que sur la terre ferme), car ils risquent un écrasement mécanique instantané (une implosion). Il n'y a aucun végétal à observer (la photosynthèse ne pouvant se faire à cause de l'absence de lumière), seulement des organismes comme des concombres de mer, des vers tubicoles ou des amphipodes.

La vie marine est ici très lente

Certains de ces animaux produisent leur propre lumière pour communiquer, se reproduire ou chasser dans le noir complet. Nous arrivons enfin dans la zone la plus profonde connue à ce jour, située

entre 6000 à 11000m sous la surface. Il s'agit de la zone hadale. C'est un véritable défi technique que de parvenir jusqu'ici. Un corps humain serait instantanément écrasé, car la force de cette pression correspond à une tonne par centimètre carré. La température est proche du point de congélation (1-4°C), et la faune devient de ce fait extrême: amphipodes géants, escargots de mer, et surtout des bactéries et des micro-organismes qui se nourrissent de méthane ou de soufre. Il nous reste alors à découvrir ce que nous réservent les 80% non-explorés encore aujourd'hui de l'océan...

Liam Jacquemettaz

Le cri silencieux de l'exil

INTERVIEW • En fuyant l'Afghanistan, Morteza a vécu l'exil, une expérience qui a marqué sa vie et son art. Installé en Suisse, il raconte comment la peinture est devenue son refuge et sa voix pour dénoncer les violences subies par son peuple. Portrait d'un jeune artiste pour qui créer, c'est transformer la douleur en lumière et le silence en voix.

Qui êtes-vous, Morteza?

J'ai 23 ans, je viens d'Afghanistan et je vis actuellement en Suisse. Dans mon pays, j'ai étudié jusqu'au niveau du lycée et j'ai toujours eu une grande passion pour la peinture et l'art. Depuis mon arrivée en Suisse, je continue à pratiquer des activités artistiques pendant mon temps libre. Je m'intéresse aussi à l'apprentissage de nouvelles langues et cultures.

hazara par des groupes extrémistes a profondément marqué ma vision artistique.

Je veux rappeler l'histoire douloureuse du peuple hazara

Cela m'a poussé à créer des œuvres plus conceptuelles et critiques, à utiliser l'art pour exprimer mes émotions et mes réflexions intérieures.

Lors d'une de vos expositions, vous comparez vos œuvres à un voyage virtuel dans la province d'Azraël. Que représente Azraël dans vos peintures?

Azraël, c'est le nom de l'ange de la mort — celui qui prend la vie des êtres humains. Dans l'histoire de l'Afghanistan, depuis le règne d'Abdur Rahman Khan jusqu'à aujourd'hui, le peuple hazara a toujours été la cible de massacres et de persécutions. Sous son règne, 63 % des Hazaras ont été massacrés à cause de leur appartenance ethnique, et depuis, différents groupes — tels que les talibans, Daesh-Khorasan et Al-Qaïda — ont continué à commettre des violences et des meurtres contre elles-eux. Ces groupes extrémistes considèrent les Hazaras comme des «apostat-es». Dans leur fanatisme, ceux qu'ils appellent «mécréant-es» doivent être exterminés. Ils et elles se perçoivent elles et eux-mêmes comme des Azraëls croyant-es être envoyés par Dieu — une idéologie violente qui cherche à justifier la cruauté et le meurtre.

La migration laisse une blessure profonde

J'ai alors choisi ce nom en référence à la souffrance du peuple hazara en Afghanistan. À Kaboul, il n'y avait presque pas un seul jour sans qu'on annonce la mort d'un-e hazara. Les attaques continuent aujourd'hui, sous d'autres formes. Je veux rappeler cette histoire douloureuse — pour que personne n'oublie qu'au-delà des chiffres, il

y a des vies humaines, avec un nom et une histoire.

Une de vos œuvres met en avant, un corps sur lequel est écrit «accept me», que représente ce message?

Pour beaucoup, la migration représente la dernière solution pour échapper à la violence, à la guerre et à la discrimination. L'espoir d'une vie paisible devient une force puissante pour quitter sa maison, même si cette décision s'accompagne de grandes difficultés. La migration laisse une blessure profonde qui abrite une part de la mémoire et de l'identité, et qui, à chaque souvenir, fait errer l'être humain entre ses racines et des chemins invisibles.

L'art a le pouvoir de révéler ce que les mots ne peuvent pas dire

L'exil inclut également la confrontation aux obstacles dans les pays d'accueil. Cette expérience est parfois si insupportable que des jeunes mettent fin à leurs jours. L'attente interminable du verdict sur mon propre destin est une des épreuves les plus lourdes de ma vie — une blessure profonde, ouverte pour toujours. Dans notre désespoir, nous cherchons une petite lumière d'espoir, un signe d'une vie paisible, et dans le silence, nous crions: «Acceptez-nous comme des êtres humains.»

Pensez-vous que l'art puisse réparer quelque chose, en vous ou dans le monde?

Pour moi, l'art est un acte de mémoire et de résistance. À travers mes peintures, j'essaie de transformer la douleur en lumière et le silence en voix. L'art a le pouvoir de révéler ce que les mots ne peuvent pas dire. Je crois que cela peut réparer quelque chose, non pas en effaçant les blessures, mais en leur donnant un sens. Chaque tableau que je peins est une tentative de réconciliation avec la perte, un moyen de redonner vie à ce qui a été détruit. En moi, l'art soigne la mémoire; et dans le monde, il peut éveiller les consciences — pour que personne ne reste silencieux-euse ou indifférent-e face à la souffrance et l'injustice.

Si vous pouviez transmettre un message à d'autres jeunes artistes réfugiés, quel serait-il?

Je dis aux jeunes artistes réfugiés de ne jamais perdre leur espoir et leur passion. Les conditions difficiles peuvent vous limiter, mais l'art a le pouvoir de transmettre votre douleur et votre espoir au monde.

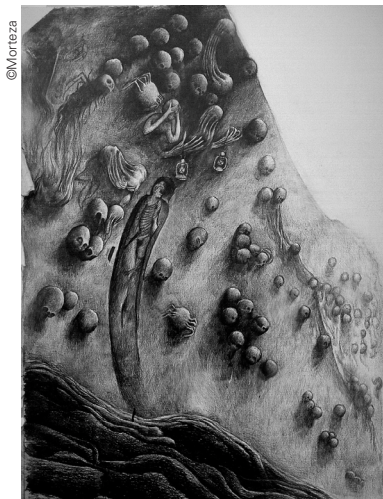
Chaque tableau est une tentative de réconciliation avec la perte

Chaque trait, chaque couleur et chaque création est votre voix, qui peut inspirer les autres. Même dans les situations les plus difficiles, l'art peut être une lumière d'espoir et un moyen de changer le monde.

Quel est votre plus grand souhait pour l'avenir?

Mon plus grand souhait est qu'un jour nous puissions vivre sans craindre les massacres, l'expulsion et le retour dans un lieu que nous avons fui pour survivre. Je souhaite que nous puissions vivre aux côtés de nos familles dans un quotidien rempli d'amour et de sérénité. Pour finir, je souhaite également pouvoir réaliser mon rêve de devenir artiste. •

Propos recueillis par Sarah Pfitzmann



Le reggaeton de la rébellion

AMÉRIQUE LATINE • Le neoperreo, sous-genre né du reggaeton, est apparu en Amérique latine au début des années 2010. Plus qu'un genre musical, ce mouvement culturel nourri par les scènes féministes et queer libère les corps, la sexualité et le désir par ses danses et ses textes.

«Que baile la nenita más dura/Que bailen y se suelten en la sala oscura» («Que danse la fille la plus forte/Qu'elles dansent et se lâchent dans la salle obscure»). Ces paroles tirées de la chanson *Perra del Futuro* de l'artiste Tomasa del Real incarnent parfaitement l'esprit neoperreo.

C'est un reggaeton underground et inclusif, sans tabou sexuel

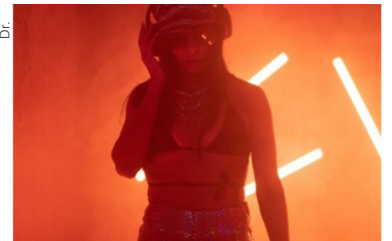
Le nom du mouvement vient en effet de la reprise du terme *perreo*, désignation de la danse associée au reggaeton se rapprochant du «twerk». Se réappropriant les codes du reggaeton classique, ses artistes et danseur·ses

réinvestissent leur corps, leur image et leur sexualité. Rythmes dansants et basses lourdes se marient ainsi à des éléments électro-pop et à des textes décomplexés traitant principalement de sexualité, mais s'éloignant du point de vue hétéro et masculin jusqu'alors largement favorisé par la culture reggaeton. Originaire d'Amérique latine, le mouvement connaît aujourd'hui un succès mondial, influençant des artistes majeur·es tel·les que ROSALÍA, et atteignant même les paysages jurassiens à travers la musique de la chanteuse suisse et guatémaltèque Baby Volcano.

Le pouvoir par la musique

«Le neoperreo, c'est le sous-genre qui permettait aux personnes alternatives et queer de danser le reggaeton, aux gens qui ne pouvaient pas aller dans des

boîtes 100% hétéro pour danser», explique la chanteuse Lizz, surnommée «la sainte patronne du neoperreo», pour l'émission d'Arte *Tracks*. «Ce mélange d'électro et de reggaeton, au fond, c'est la version punk du reggaeton», ajoute-t-elle. Comme Lizz, de nombreux·ses artistes trouvent dans le neoperreo une place qui leur a longtemps été refusée dans la culture latino et *clubbing* classique. Le succès de ce mouvement témoigne d'une génération amatrice d'un reggaeton underground, alternatif et inclusif, où le tabou de la sexualité est levé par ceux·celles qui sont habituellement objectifié·es par le genre. Son esthétique sensuelle et ses artistes affichant une hyperféminité assumée revendiquent une liberté des corps, ce que faisait déjà le reggaeton classique, mais en y infusant de nouvelles perspectives.



Parfois couplée à une esthétique néo-futuriste et à des éléments de la culture techno comme chez la chanteuse vénézuélienne Arca, la contre-culture neoperreo brise les codes qu'elle reprend pour se transformer en véritable outil d'émancipation. Transgressif et fier, le neoperreo continue de faire danser ceux·celles qu'il contribue à libérer. •

Marine Pellissier

Le rap, dissonance féministe?

RAP • Rap et féminisme. Pourquoi ces deux termes peuvent-ils, pour certain·es, être synonymes de dissonance? Est-ce paradoxal de se dire féministe et d'affirmer aimer le rap?

«Tu baisses avec moi, tu baisses avec d'autres, même si je fais pareil, c'est pas la même chose.» Ces paroles tirées de la chanson *Macarena* de Damso illustrent l'un des reproches les plus récurrents adressés au rap, accusé de propager des paroles sexistes.

Un genre méprisé

Le rap s'est constitué en véritable industrie, qui accueille un grand nombre de nouveaux·elles artistes chaque année. Mais ce succès dans les charts ne suffit pas encore à lui donner une bonne réputation. Qualifié par la presse de violent, accusé de faire l'apologie du crime ou des drogues, il dérange également par son sexisme notoire. Pourtant, le rap est loin d'être le seul genre musical à véhiculer des paroles sexistes ou violentes à l'égard des femmes. Prenons le titre «Hey Joe» de Jimi Hendrix: le protagoniste y raconte avoir abattu sa femme après l'avoir surprise avec un autre, et Hendrix ponctue le récit d'un «Shoot her one more time again, baby». Malgré cela, le guitariste demeure l'une des

figures les plus influentes du rock du XX^e siècle.

Le rap n'a pas créé la misogynie mais il s'inscrit dans un système patriarcal

Dès lors, comment expliquer une telle différence de traitement entre le rap et le reste du paysage musical?

Caricature médiatique

L'influence du rap fait parler quant à son pouvoir d'influence sur les jeunes hommes, en particulier sur leur perception des femmes. On supposerait un rôle éducatif aux rappeurs – avant tout masculins. Cependant, comme l'explique Benjamine Veil, sociologue et auteure du livre *À qui profite le sale?* Le rap n'a pas créé la misogynie. Il s'inscrit dans un système patriarcal et révèle des dynamiques plus larges qui dépassent la culture hip-hop. De plus, elle rappelle l'importance des médias dans

l'imaginaire autour du rap qui contribuent à lui donner une image masculiniste, viriliste qui est d'abord réductrice et non représentative de tous·tes les artistes. Elle y voit une caricature médiatique qui se concentre uniquement sur un aspect du rap et traite différemment les autres genres musicaux. Cette différence est également relevée par Françoise Vergès, politologue et militante féministe décoloniale. Elle dénonce un surcontrôle du rap et une stigmatisation à l'encontre des artistes racisé·es issu·es des quartiers populaires. Elle met en avant que réduire le rap uniquement à un ramassis de sexisme est une forme de mépris et de déni de classe. Le rap c'est bien plus fort que ça: il incarne depuis sa naissance la voix des banlieues, trop souvent ignorées. Il faut dès lors approcher autrement ce genre, sans pour autant nier le sexisme qui y est présent.

Féministe et t'écoutes du rap?

En tant que féministe qui écoute du rap, ne participe-t-on pas à un

environnement sexiste? Benjamine Veil répond à cette question par le principe de l'autodétermination. En tant que femme, on doit pouvoir être libre de l'écouter ce que l'on veut et empêcher ceci serait contraire au féminisme. De plus, au même titre que le rap est multiple, le féminisme l'est tout autant. Les préoccupations féministes varient en termes de classe sociale, de l'origine et du vécu. Une femme s'étant construite en écoutant du rap ou simplement parce qu'elle l'a découvert par hasard n'est pas moins légitime à se dire féministe. Au contraire, les musiques procurent un sentiment d'*empowerment*, auquel elles peuvent s'identifier ou qu'elles peuvent se réapproprier. Elles ne sont pas passives dans leur écoute. Le fait d'aimer le rap n'empêche pas un regard critique et conscient à son égard. Et si le sexisme suffit à disqualifier le rap, alors une large partie de notre culture devrait aussi tomber. •

Gabriela Delley

Fantastic Mr. Fox

CHRONIQUE FILM • Sous ses airs de fable animée, *Fantastic Mr. Fox* (2009) orchestre une satire fine de nos contradictions modernes. Wes Anderson y revisite l'héritage des fables pour mieux interroger la liberté, la loyauté et le désir d'être soi.

Sorti en 2009, *Fantastic Mr. Fox* pourrait n'être qu'un divertissement vif aux marionnettes ébouriffées. Pourtant, derrière ses tunnels et ses terriers, Wes Anderson y déploie l'une de ses méditations les plus abouties autour de l'identité et le tiraillement intérieur. En adaptant Roald Dahl, il ne lisse pas la rugosité du texte original; il en amplifie au contraire la nervosité morale. Comment rester fidèle à sa nature quand le monde nous demande de nous conformer? Cette question traverse toute sa filmographie. Des *Tenenbaum* aux chiens bannis d'*Isle of Dogs*, Anderson observe des personnages en porte-à-faux, à la fois marginaux et profondément sensibles. Mr. Fox, un renard père de famille et ancien voleur décidé à devenir respectable, illustre une tension universelle: la volonté de changer n'efface jamais ce qui nous fonde.

Tisser la présence par la texture

Réalisée en stop-motion, l'animation devient plus qu'un choix esthétique mais l'ossature expressive du film. Les décors conservent grains et imperfections; rien n'est lisse ni dissimulé.

L'artisanat visuel contribue à la mélancolie du film

On voit les poils se hérissier, les griffes gratter la terre, les décors vibrer de leur matière, les corps se déplacer avec une rigidité presque humaine. Cette irrégularité assumée rappelle que rien n'est complètement sous contrôle, que l'inattendu subsiste même dans les mondes les plus symétriques. En refusant la fluidité numérique, Anderson opte pour un art du contrôle minutieux, où chaque geste est millimétré mais où la matière reste indocile, vibrante, presque vulnérable. Cet artisanat visuel contribue à la mélancolie du film. Anderson ne cherche pas la perfection; il préserve une patine imparfaite qui favorise l'émotion. Plusieurs critiques notaient déjà à la sortie du film que voir des marionnettes «respirer» renforce l'implication du téléspectateur-riche.

À la croisée du désir et de la responsabilité

L'intrigue semble opposer un renard à trois fermiers revanchards, mais le

véritable enjeu se réside dans la confrontation entre liberté et responsabilité. Mr. Fox oscille entre sa vocation instinctive et son engagement familial. Anderson traite ce tiraillement avec humour sec et douceur pudique, touchant autant les adultes que les jeunes spectateur-rices. Chaque personnage décline ce sentiment de déracinement. Ash, enfant singulier convaincu de ne jamais être «assez normal», incarne le besoin d'être accepté-e sans renoncer à sa différence. Kristofferson, son cousin, perturbe l'équilibre du foyer tout en révélant les fragilités d'Ash. Quant à la scène du loup, silencieuse et presque mystique, elle agit comme un miroir: ce lointain inaccessible incarne la part sauvage que Mr. Fox ne pourra jamais totalement dompter et qui l'effraie. Si le film touche autant, c'est aussi parce qu'il réactive un procédé narratif ancien: l'utilisation des animaux pour interroger les comportements humains. Anderson ne moralise pas; il fait ressentir. Il amuse pour éclairer, fidèle à l'idée de «plaire pour instruire» sans en avoir l'air. Sous ses couleurs automnales et son humour sec, *Fantastic Mr. Fox* résonne aujourd'hui avec une génération entre performance, fidélité à soi et besoin de sens. En célébrant la singularité plutôt que la conformité, et en défendant un artisanat visible, à rebours des standards numériques, le film rappelle que l'identité demeure mouvante. Le revisionner, c'est renouer avec une œuvre qui parle clair sans sermonner et qui éclaire nos contradictions contemporaines. •

Ann-Karmen Mpessa Epoma



Au Fil des Oeuvres Esthétique médiévale

ANALYSE • Entre tatouage, bijoux, vêtements et même musique, l'esthétique de la période médiévale connaît un regain d'intérêt. Enquête sur un renouveau d'une période historique longtemps perçue comme obscure et arriérée.

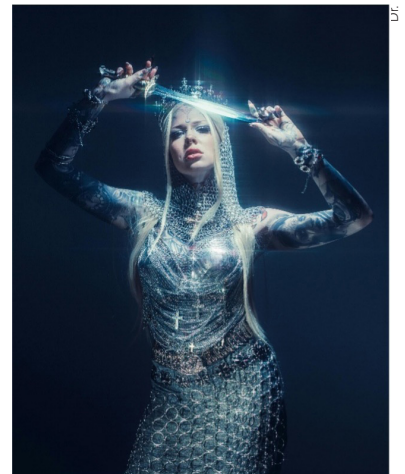
Si vous vous sentez l'âme plus troubadour que d'habitude ou que vous vous languissez du bruit d'un chaudron bouillonnant, vous êtes loin d'être les seuls. Des scènes des plus grand-es artistes pop du moment en passant même par nos garde-robes, l'imaginaire du Moyen-Âge envahit peu à peu notre quotidien et la tendance est fulgurante.

Le numérique permet de réactualiser un passé lointain et méconnu

Cotte de mailles, motifs rappelant les enluminures des plus beaux manuscrits ou encore blasons, tout y est. On le sait, les effets de mode sont cycliques mais un retour de plusieurs siècles en arrière est bien plus rare. Bien qu'inattendu, ce phénomène est loin d'être inexplicable.

Game of Thrones et réseaux sociaux, tremplin de ce renouveau

Grâce aux séries de *fantasy* telle que *Game of Thrones*, l'imaginaire médiéval resurgit dans l'esprit collectif. Entre intrigues, mysticisme, costumes et bijoux, les codes visuels médiévaux nous redeviennent familiers et s'insèrent peu à peu dans les imaginaires et références collectives sans pour autant cesser de fasciner. Chez les plus jeunes, ce sont aussi les réseaux sociaux qui permettent d'expliquer ce phénomène. Lorsque des tendances utilisent des chansons populaires auxquelles ont été ajoutés le tambourin et du luth ou lorsque les mêmes reprennent des illustrations médiévales tout en y ajoutant du texte en vieux français, les codes musicaux et visuels du Moyen-Âge sont remaniés de sorte à pouvoir faire écho à notre période. Le langage numérique permet de réactualiser un passé lointain et méconnu. Entre contes féériques et autres légendes arthuriennes dans lesquelles l'idée d'un quotidien obscure, le vaste répertoire d'images et de symboles appartenant au Moyen-Âge permet une grande liberté de réappropriation et d'expression artistique. C'est



peut-être dans cette ambivalence culturelle que réside la force de l'imaginaire liée à cette période.

Symptôme d'une micro-trend?

Si le retour des codes médiévaux dans la mode est flagrant, cette curiosité reste superficielle. Tandis que depuis de nombreuses années les historien-nés du Moyen-Âge déconstruisent petit à petit les clichés que l'on a de cette période – non, les gens ne sentaient pas tous mauvais – ces stéréotypes persistent. Indifférent à la richesse des découvertes historiques liées à cette période, le grand public ne se concentre que sur son potentiel esthétique, reflet d'un intérêt principalement nourri par une quête d'affirmation de soi. Effrénée et dictée par l'attrait du côté unique de la subculture, cette quête mène pourtant à une forme de vide. Dès qu'une tendance se fait trop mainstream, le cycle recommence. Ce qui semble compter, ce n'est pas une redécouverte d'une période historique souvent perçue comme sombre et arriérée afin d'en dépasser les clichés, mais un nouveau moyen de s'affirmer. Ainsi donc, quel avenir pour ce renouveau de l'esthétique médiévale? Est-elle vouée à disparaître car devenue trop populaire? •

Melina Geiser

Pour nous par nous

EVENT • Créer des connexions entre les créateur-ices de la scène culturelle Romande, tel a été le défi – réussi – lancé par Inès (@n_a_s_s_) et Jonas (@unmagasindifferent) via la première édition de *Pour Nous Par Nous*. L'auditoire a eu le plaisir de couvrir l'événement.

Le projet est né d'un constat : L'union des créateurs et des artistes romands partage depuis longtemps : en Suisse romande, les talents créatifs foisonnent, mais les occasions de tisser des liens restent rares.

Rassembler les créatif-ves

Convaincu-es que les plus belles idées naissent de l'union artistique, les deux Genevois-es ont décidé de créer un véritable point de ralliement. Le dimanche 2 novembre, le pavillon Sicli s'est ainsi transformé en effervescente ruche créative : plus de 80 stands de créateur-ices y ont pris place et plus de 4 000 visiteur-ices ont défilé tout au long de la journée. *Grillz*, maillots de foot vintage, peintures, objets uniques en tout genre... De quoi ravir toutes les générations et tous les styles, dans une ambiance vibrante et bienveillante.

Le pavillon Sicli s'est transformé en effervescente ruche créative

Quand on demande à Inès de résumer l'événement en deux ou trois mots, elle n'hésite pas : elle cite directement le nom du projet, «pour nous par nous». Elle explique que ce «nous», c'est cette jeunesse passionnée dont elle fait partie, une jeunesse qui ose lancer des projets, quels qu'ils soient. Ce rassemblement ouvre des portes : il permet des rencontres et des collaborations que les artistes n'auraient peut-être jamais eues autrement.

Objectif réussi

L'auditoire est allé se renseigner directement auprès des créateur-ices pour savoir ce qu'ils-elles en ont pensé. Les deux amies Garance et Liliane de Lilux studio (@liluxstudio) proposent un stand de seconde main féminine et un service de stylisme. Elles ressortent de l'événement portées par des retours enthousiastes et sentent que les femmes sont réceptives au projet. Quelques pas plus loin, Mélissa Mancuso (@mancuso_studio_factory) réunit ses compétences plurielles dans son art singulier : photographie,

art plastique, dessin, textile. «Voir toutes ces personnes passionnées, ça me donne de l'énergie» affirme-t-elle.

4000 visiteur-ices ont défilé au long de la journée

Plus tard, nous croisons Mickael (@mickapoke), un collectionneur Pokémon. Sa venue est motivée par son envie de partager sa passion et de créer un réseau Pokémon – objectifs réussis selon lui. Enfin, les frères Adam et Ismaël de Crossed Path (@crssdpath) ont lancé leur marque de *streetwear* trois mois avant la date de l'événement. Venus au culot, le rassemblement était au centre de leur



De gauche à droite: Sarah, Inès, Jonas, Charlène

expérience : «on nous a proposé de collaborer sur un maillot, ainsi que de l'aide pour notre marketing de marque» affirment-ils.

Un dimanche pluvieux mais chaleureux

Cet événement n'était pas seulement attrayant pour les créateur-ices, mais aussi pour les curieux-euses comme nous. Plutôt que de passer un dimanche pluvieux sous la couette, nous avons profité d'un moment chaleureux, rythmé par des concerts d'artistes variés, des *food trucks* et plein de bonnes énergies. Certain-es en ont même profité pour se faire tatouer, comme Ewan, qui nous confie qu'il trouvait l'expérience encore plus agréable dans une atmosphère aussi conviviale, portée par une bonne musique. C'était également l'occasion

de faire quelques emplettes et de dénicher des cadeaux de Noël uniques et originaux.

Comment se lancer?

En un mot : osez ! L'événement a eu l'honneur d'accueillir le média francophone CaminoTV (@caminotv) spécialisé dans le *lifestyle*. Leur notoriété – 578k sur Instagram à ce jour – et leurs échanges avec les artistes ont permis à Genève de se faire une place dans le monde de la création.

«Voir ces personnes passionnées, ça donne de l'énergie»

Au-delà de cela, c'est un message d'espoir qui est envoyé : nous n'avons rien à envier à Paris. L'auditoire leur a posé une question simple mais essentielle : comment se lancer ? À cela ils nous ont répondu que la mentalité Camino ce sont les risques, l'union, l'audace, le partage et la détermination. Quand on veut se lancer, il faut croire en son art, le présenter comme tel, tout en osant demander de l'aide, des passes décisives. Lorsqu'on se lance, il est difficile de savoir vers qui se diriger ou simplement comment faire connaître son projet.

Nous n'avons rien à envier à Paris

Pour Inès, c'est dans l'échange et l'union que se trouve la réponse. Aller vers les gens, proposer des idées, des collaborations, c'est comme ça qu'on avance et qu'on se fait une place. Alors pour vous faire une place dans ce monde ou simplement pour découvrir de nouveaux talents et passer un bon moment, ne ratez pas la seconde édition et bookez d'ores et déjà le 1er novembre 2026. Toutes les informations se trouvent sur leur page Instagram @pournousparnous. •

Charlène Wicky & Sarah Pfizmann

Chronique RDV Culture

Recos du mois

Nos recos du mois pour garder le cap dans le rythme effréné entre fêtes et examens.

Marché de Noël Solidaire de Lausanne, 11-13.12

Décembre arrive, et avec lui vient Noël. La fête qui rime avec cadeau devrait surtout rimer avec partage. C'est précisément cet esprit que célèbre le marché de Noël solidaire de Lausanne : 40 organisations se réunissent pour vous offrir des cadeaux artisanaux, des produits éthiques et respectueux de notre planète tout en vous plongeant dans une ambiance chaleureuse et conviviale.

Lausanne, «Le Solstice d'hiver», 18-20.12

Envie d'une escapade pour respirer à l'occasion de cette fin de semestre ? La galerie d'art Kamala ouvre ses portes pour un nouvel événement du 18 au 20 décembre «Le Solstice d'hiver». Au programme musiques, lectures mais surtout l'exposition des tableaux du fameux peintre suisse Charles Cottet ainsi que d'autres artistes. Un rendez-vous artistique incontournable.

The Housemaid, Paul Feig

À l'occasion de Noël, offrez-vous un frisson. *The Housemaid*, l'adaptation tant redoutée et attendue, arrive le 24 décembre. Laissez-vous entraîner auprès d'une femme de ménage qui infiltre une famille parfaite et découvre que le vernis craque bien vite.

Portrait de Dorian Gray, Oscar Wilde

Dans une ère où le paraître occupe une place centrale, il serait judicieux de vous présenter le fameux roman d'Oscar Wilde. Le portrait de Dorian Gray représente une société à la recherche constante du plaisir, de la beauté et du jeunisme. Dorian, personnage éponyme, ne cherche que cela : dissimuler sa véritable nature.

CrimeShow, Gimlet

Pour celles et ceux qui ont soif de frissons, le podcast *CrimeShow* saura assouvir votre appétit d'affaires criminelles sanglantes, d'énigmes non résolues et de faits divers des plus mystérieux. •

Lyna Abderrahmen

DÉCEMBRE

Chien méchant
méchant



GRAND TEST

Tu veux devenir conseiller·ère d'État vaudois? Voyons comment tu gèrerais les problèmes suivants!

Deux conseiller·ères doivent se rendre à une conférence. Comment organiser leur déplacement?

1. Le train, économique, rapide et sûr!
2. Une limousine chacun·e, le minimum pour assurer le standing du canton!

Le budget du canton n'est pas suffisant pour suivre le principe du frein à l'endettement en Suisse. Que fais-tu?

1. Je mets en place des projets de loi visant à limiter la fraude et l'évasion fiscale des grandes fortunes.
2. Je baisse les salaires des infirmier·ères, le travail c'est la santé.

Les étudiant·es, dont une partie se trouvent en situation de précarité, ont des revendications au sujet de la nouvelle politique d'austérité. Quel est ta réaction?

1. Je prends un instant pour ouvrir les négociations et prend en compte les avis des personnes directement touchées par mes décisions.
2. Je m'enferme dans mon bureau et fais une sieste sur un air de Michel Sardou.

Les enseignant·es dénoncent les manques de moyens alloués à l'éducation des jeunes. Qu'en penses-tu?

1. L'éducation des jeunes générations est un pilier essentiel de notre démocratie et un grand facteur d'insertion sociale. Je fais en sorte que leurs demandes soient entendues.
2. La jeune génération est allergique au travail. Si besoin, nous construirons plus de prisons à l'avenir.

Tu as une majorité de 1:

Il semble que tu sois bien trop empathique pour remplir la noble fonction de conseiller·ère d'État vaudois·e. Retourne manger ton soja, participer à des grèves et signer des pétitions, ici, c'est la vraie vie!

Tu as obtenu une majorité de 2:

Tu as le profil idéal. Pour toi, efficacité prime sur humanité. Tu as sûrement dû être PDG dans une autre vie. En tout cas, c'est sûr que tu t'es fait·e tout·e seul·e! Bienvenue dans l'équipe!

L'auditoire wants you!

Envie d'écrire pour le meilleur journal du monde?

Contacte-nous à auditoire@gmail.com pour devenir rédacteur·ice!

(Aucune expérience requise et sans engagement)

Plus d'infos sur notre insta [@lauditoire](https://www.instagram.com/lauditoire)

